

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
GASTON WIET..... Coup d'œil sur la question sociale	3
PIERRE JOUGUET... L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce. — II. Cimon et le « Dualisme » (<i>suite</i>).....	9
JEAN LE GUEVEL... Moisson 1940.....	29
GRANDJEAN..... Mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte (<i>suite</i>).....	37
*** La paix du soir (<i>suite</i>).....	65
MARINA SACOPOULO. La dernière saison musicale.....	96

ÉGYPTE : 5 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaire des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

LA REVUE DU CAIRE

BULLETIN

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME V

LE CAIRE

1940

LA REVUE DU CAIRE

COUP D'ŒIL SUR LA QUESTION SOCIALE.

« La violence des révolutions politiques a divisé le corps social en deux classes, et a creusé entre elles un immense abîme. D'une part, la toute-puissance dans l'opulence ; une faction qui, maîtresse absolue de l'industrie et du commerce, détourne le cours des richesses et en fait affluer en elle toutes les sources ; faction, d'ailleurs, qui tient en sa main plus d'un ressort de l'administration publique. De l'autre, la faiblesse dans l'indigence ; une multitude, l'âme ulcérée, toujours prête au désordre. »

On pourrait voir dans ces quelques lignes un raccourci vigoureux de la crise française telle qu'elle se présentait en septembre 1939. Un observateur perspicace aurait très bien pu inaugurer de cette façon une étude sur la vie intérieure de la France entre 1934 et 1939. Eh bien, non ! Elles datent de cinquante ans et sont extraites de la fameuse encyclique de Léon XIII, *Rerum novarum*, qu'en son temps l'Église de France a soigneusement considérée comme un document confidentiel. Nous voudrions

γ revenir brièvement, ne serait-ce que pour inviter les Français destinés à restaurer le pays, à la lire, à la méditer et à s'inspirer de son salutaire enseignement. Déjà, « l'immense abîme » vient de se transformer en effondrement : si l'union nationale a gagné la guerre de 1914, c'est dans l'union nationale seule que nous pourrons demain reconstruire la France.

Parmi les événements des cent dernières années, la guerre de 1914 a été considérée en France, au cours de son déroulement et quelques années après, comme une épreuve à franchir pour parvenir au bonheur. Ce serait la dernière guerre et, sous l'égide d'une Société des Nations, les États allaient envisager avec calme la tournure pacifique de leurs rapports futurs. Or jamais peut-être dans toute l'histoire du monde, l'optimisme « bêlant » de ces politiciens qui « déclaraient la paix au monde » ne reçut d'aussi rudes assauts. Les esprits clairvoyants n'ont pas manqué, mais ils prêchaient dans le désert, et la confiance trop naïve des Français fut souvent ébranlée par d'amères déceptions.

Pendant les vingt-cinq années de l'entre-deux guerres, les soubresauts des peuples de l'Europe ont scandalisé l'univers. La France a considéré avec des sentiments mélangés, où la stupeur voisine étrangement avec l'amusement, les expériences des populations voisines. Nos politiciens ont rarement envisagé avec le sérieux convenable ces attitudes qui n'étaient rien moins qu'inoffensives pour notre propre sécurité. Il n'y a pas si longtemps qu'un homme politique français, qui s'était fabriqué une ressemblance avec Robespierre, croyait avoir résolu la question du fascisme en traitant Mussolini de « César de carnaval ».

Déçu dans ses espérances généreuses de paix universelle et définitive, le peuple français ne trouva pas davantage dans sa vie intérieure l'amorce du bonheur dont il rêvait. Sans doute la République continua à vivre, se gargarisant de mots sonores qui n'apportaient aucun

remède aux crises de tout genre qui s'abattaient sur le pays, financières, économiques, sociales.

Reprenons le texte pontifical. « L'affluence de la richesse dans les mains du petit nombre, à côté de l'indigence de la multitude, l'opinion plus grande que les ouvriers ont conçue d'eux-mêmes, et leur union plus compacte, tout cela, sans parler de la corruption des mœurs, a eu pour résultat final un redoutable conflit. »

Telles sont bien les causes qui ont déterminé l'avènement du Front Populaire. Tous les hommes de bon sens ont condamné la manière brutale avec laquelle maintes réformes ont été accomplies, et nous n'ignorons pas que certains politiciens d'extrême gauche se préoccupaient de vivre de la misère des masses, sans s'intéresser à l'amélioration de leur sort. Hélas, l'histoire est là pour nous apprendre qu'en France tous les bénéfices légitimes de la classe laborieuse n'ont pu être conquis qu'au prix d'émeutes.

La loi de quarante heures fut inopportune au point de vue de la défense nationale, elle fut pourtant un bienfait social. Les violentes critiques que nous avons entendu formuler contre elle, et aussi contre les congés payés, nous ont rappelé dans leur forme égoïste celles qui s'étaient élevées en 1906 contre la loi du repos hebdomadaire. Or si nous nous référons à l'encyclique, antérieure de quinze ans, nous y lisons : « Le droit au repos de chaque jour ainsi que la cessation du travail le jour du Seigneur doivent être la condition expresse ou tacite de tout contrat passé entre patrons et ouvriers. » En regard de cette position chrétienne, qui n'offre pas d'échappatoire, rappelez-vous les arguments intéressés développés alors par le patronat français.

La position des partis de droite, avant la conflagration actuelle, fut donc très précise. La bourgeoisie bien pensante accuse le Front Populaire d'avoir précipité, sinon causé la défaite de la France. Ainsi, cette bourgeoisie aurait combattu le communisme dans un dessein élevé de

défense nationale. Nous y souscrivons volontiers, mais au moment de la catastrophe, que voyons-nous? La carence des classes dirigeantes : en aucune matière, on ne trouve un chef pour assumer des responsabilités en vue de la résistance. L'afflux des réfugiés n'est contrôlé ni par l'autorité militaire, ni par les maires, ni par les commissaires de police : nous connaissons une grande ville où les fonctionnaires municipaux furent les premiers fuyards.

Enfin cette bourgeoisie appuie un gouvernement qui prépare une capitulation, qu'on prétend nous présenter comme un moindre mal. Nous avons entendu chuchoter ici même dès le premier jour : « L'armistice était inévitable, à cause du danger communiste. » Et nous lisons cette déclaration recueillie par M. Gordon Waterfield : « Plutôt Hitler que le communisme! » Ainsi, la bourgeoisie a fait ce choix singulier qui l'apparente à Griboille. Ont-ils vu le vrai danger, ces hommes des partis de droite? Que dire en outre de cette absence de tout sentiment national, car prôner aujourd'hui le loyalisme envers le vainqueur, cela nous rappelle les « fourgons de l'étranger ».

C'est un fait. Et nous voulons attirer l'attention sur le péril de demain. Par crainte d'une collusion du communisme avec Hitler, des hommes de droite ont préféré traiter avec Hitler. Or on ne base guère une politique constructive sur des hypothèses, et nous venons d'assister, en réalité, à une entente « loyale » de la droite et d'Hitler. Voilà nos communistes rejetés dans la résistance nationale. Et c'est bien le lieu d'appliquer à la bourgeoisie le mot féroce de Talleyrand : « Ce fut plus qu'un crime, ce fut une faute. »

Quel terrible argument pour la masse ouvrière de demain !

Supposons un instant que les classes dirigeantes aient vu juste, nous leur reprocherions d'avoir confondu dans une même haine les chefs communistes et leurs troupes,

les politiciens et la masse des travailleurs. A l'avenir, un sentiment plus sain devra prévaloir et il importe de soustraire le prolétariat aux influences néfastes des démagogues qui utilisaient la misère comme tremplin électoral. Le « grand soir » n'est pas une solution de la question sociale.

C'est en ce domaine que peut, que doit intervenir la doctrine bienfaisante du christianisme, en rappelant à la bourgeoisie patronale la maxime évangélique : « On ne peut servir Dieu et l'argent. »

La pensée chrétienne ne sera pas florissante en France pour autant que le catholicisme deviendra la religion de l'État, que les processions seront rétablies, ou que des lois d'exception seront abrogées. Sur ce dernier point, en passant, je me refuse à payer le retour des Chartreux au moyen de l'exclusion des Israélites.

Non, la pensée chrétienne est une œuvre d'amour. « Il faut venir en aide aux hommes des classes inférieures, écrit Léon XIII, attendu qu'ils sont pour la plupart dans une situation d'infortune et de misère imméritée. »

L'encyclique *Rerum novarum* n'a pas manqué de condamner des revendications ouvrières qui ne seraient point exemptes de violence ou qui revêtiraient la forme de séditions, mais il n'est pas moins remarquable qu'elle s'élève avec énergie contre les doctrines étatistes qui se sont produites depuis 1891 et que l'actuel gouvernement de la France semble préconiser, pour autant que nos informations soient valables. « Vouloir que le pouvoir civil envahisse arbitrairement jusqu'au sanctuaire de la famille, c'est une erreur grave et funeste. L'autorité paternelle ne saurait être abolie ni absorbée par l'État. . . Si, comme il est certain, les citoyens sont libres de s'associer, ils doivent l'être également de se donner les statuts et règlements qui leur paraissent les plus appropriés au but qu'ils poursuivent. »

L'État doit-il donc être spectateur? Que non! « L'équité demande que l'État se préoccupe des travailleurs

et fasse en sorte que de tous les biens qu'ils procurent à la société, il leur en revienne une part convenable, comme l'habitation et le vêtement, et qu'ils puissent vivre au prix de moins de peines et de privations. D'où il suit que l'État doit favoriser tout ce qui, de près ou de loin, paraît de nature à améliorer leur sort. Dans la protection des droits privés, l'État doit se préoccuper d'une manière spéciale des faibles et des indigents. La classe riche se fait comme un rempart de ses richesses et a moins besoin de la tutelle publique. La classe indigente, au contraire, sans richesse pour la mettre à couvert des injustices, compte surtout sur la protection de l'État. Que l'État se fasse donc, à un titre tout particulier, la providence des travailleurs qui appartiennent à la classe pauvre en général. »

La tâche est claire, mais nous devons y songer dès aujourd'hui et prendre position. « Le sort de la classe ouvrière, telle est la question qui s'agite maintenant, conclut Léon XIII. Elle sera résolue par la raison ou sans elle, et il ne peut être indifférent aux nations qu'elle soit résolue par l'une ou l'autre voie. »

Gaston WIET.

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE

(SUITE).

II. — CIMON ET LE «DUALISME».

*μήτε τὴν Ἑλλάδα χωλὴν μήτε
τὴν πόλιν ἑτερόζυγα περιδεῖν γεγενημένην*

Cimon dans PLUTARQUE, *Cimon*, XVI.

La victoire de Salamine avait été pour une grande part celle de la démocratie. Mais l'aristocratie n'avait pas perdu son influence dans l'État. L'archontat ne gardait plus son importance, depuis que les archontes étaient tirés au sort sur une liste de candidats élus (487), mais il restait réservé aux deux premières classes. La prépondérance était passée aux dix stratèges, à l'origine commandant le contingent des dix tribus et toujours nommés au suffrage ; l'institution nouvelle du stratège *autocrator* permettait parfois à un leader démocrate de devenir le maître de l'État. Ainsi Thémistocle au temps de Salamine. Mais on exigeait une compétence militaire et un cens élevé ; les stratèges étaient donc le plus souvent choisis dans les grandes familles. Devant les progrès du parti démocratique, celles-ci n'avaient pas renoncé à leurs pri-

vilèges, mais une situation politique nouvelle transforme et même renverse les idées de chaque parti et d'abord, l'opposition aux nobles devenant plus forte, ils mettent fin à leurs querelles et se groupent autour de Cimon.

Pendant 20 ans, Cimon, fils de Miltiade, a une place prédominante dans le gouvernement d'Athènes. Il semble bien qu'il l'ait due au prestige de sa famille, à ses talents militaires et à son amour pour sa patrie. Beaucoup d'historiens lui sont pourtant sévères, et ce ne sont pas seulement les historiens démocrates. Aristote, sans doute influencé par l'un des écrits oligarchiques qui furent une des sources de sa *Constitution d'Athènes*, lui reproche d'avoir été pour les « honnêtes gens » un guide inexpérimenté (1). On se plaît à rappeler qu'il ressemblait à son grand-père Cimon, surnommé le nigaud (*κοαλεμος*). C'était d'ailleurs un demi-Grec, fils de la princesse thrace Hégésipylé. S'il était beau, de haute taille, d'une figure agréable, encadrée des boucles de sa chevelure (voyez le Thésée de la célèbre coupe d'Euphronios), s'il était généreux, ouvrant ses domaines à tout venant, il participait fort peu à la subtilité attique ; admirateur de Lacédémone, qu'il avait toujours à la bouche, c'était « en tout un Péloponésien », ce qui signifie qu'il avait reçu l'éducation des nobles de la génération précédente, « qu'il aimait l'équitation, la chasse, les exercices gymniques, la poésie lyrique dans les banquets avec accompagnement de la cithare » (2), en somme un véritable seigneur selon le cœur de Pindare, étranger à la culture qui commençait à être en vogue et qui est celle des contemporains de Périclès, dominés, ceux-ci, par les doctrines politiques du musicien Damon d'Oa et le rationalisme d'Anaxagore, et naturellement épris de discussions et bientôt de sophistique. A la mort de son père, il avait dû payer au Trésor l'a-

(1) ARISTOTE, *Ath. pol.*, XXVI.

(2) E. M. WALKER, *Cambridge Ancient History*, V, p. 49.

mende de 50 talents et l'on nous le représente vivant d'abord dans la pauvreté — mais c'est probablement une légende — et dans une trop grande intimité avec sa sœur, la belle Elpinice ; calomnie sans doute, mais qui, d'ailleurs, n'avait pas une grande portée, car ni le droit ni la coutume ne s'opposaient à l'union des frères et sœurs consanguins. On reconnaît à Cimon quelque penchant pour les femmes. « Il n'avait rien d'un vilain, mais il aimait trop le vin et l'indolence. — Parfois il découchait à Lacédémone — laissant seule la pauvre Elpinice (1). »

Elpinice passait pour galante : plus tard elle fut, dit-on la maîtresse de Polygnote, pour qui elle posa, au Pœcile, la figure de la Troyenne Laodice. Elle venait de se marier avec le riche Callias, de la famille des Kerykes, tandis que Cimon avait épousé l'Alcméonide Isodiké, qu'il aimait tendrement et dont il eut à pleurer la mort. Ces unions entre familles jadis ennemies semblent bien indiquer une entente des partis aristocratiques.

Entre oligarques et démocrates, le conflit était double. Poussé par ses chefs, le peuple devenait de plus en plus avide de pouvoir. On lui inspirait le désir de voir abattues toutes les barrières qui s'opposaient encore à l'égalité politique des classes. On pense bien que ce n'était pas l'oligarchique Lacédémone, qu'on pouvait lui proposer comme modèle. Les institutions de Sparte, jadis hostile aux tyrans, mais, ne l'oublions pas, hostile aussi aux Alcméonides et notamment à Clisthène, le fondateur de la démocratie, étaient à l'opposé des aspirations démocratiques. Ses deux rois, de plus en plus réduits à leurs fonctions religieuses et à leur commandement militaire ; son Sénat de 28 nobles (30 avec les rois) ; la terrible commission des cinq éphores, les vrais maîtres de l'État, élus, comme les sénateurs, par une assemblée civique

(1) EUPOLIS dans PLUTARQUE, *Cimon*, XV.

sans pouvoir, d'après une procédure à la fois puérole et astucieusement réglée pour enlever toute influence à ce peuple uniquement composé de Spartiates, faisaient de l'étrange cité dorienne, fortement dominée par une minorité, l'idéal des doctrinaires de l'oligarchie. Ajoutez qu'au temps où nous sommes, Sparte, l'aimable Sparte d'Alcman et des processions de jeunes filles, se fermait et se confirmait de plus en plus dans une originalité revêche. Les classes de citoyens étaient de plus en plus hiérarchisées, et soumises à une « ascèse militaire » (1), la terrible *agogè* de Lycurgue, odieuse au tempérament athénien. Les Muses avaient quitté la ville de Tyrtée et le petit groupe des Spartiates, bientôt progressivement réduit par les guerres et le malthusianisme, s'isolait farouchement et de ses périèques, dont les villes étaient autrefois libres et allaient bientôt recevoir des harmostes spartiates, et de ses hilotes autrefois traités d'une manière assez patriarcale, mais tenus maintenant pour de véritables ennemis. Quand la démocratie athénienne aura atteint son plein développement, Périclès l'opposera à Sparte, trait pour trait, avec une âpre antipathie pour la cité rivale. La démocratie naissante devait ressentir déjà quelque chose de cet éloignement pour des mœurs qui n'étaient pas les siennes, et des disciplines qu'elle répugnait à s'imposer ; on regardait donc Sparte avec défiance et l'on pensait que l'on aurait un jour à combattre contre elle. Le désir de puissance et de richesse qui animait maintenant le peuple athénien, il ne pourrait le satisfaire qu'en assurant ses institutions démocratiques et en établissant son hégémonie sur la Grèce. Ainsi pensait Thémistocle, un homme nouveau, et qui n'avait aucun des préjugés des nobles. Ayant poussé Athènes à reconstruire ses murailles détruites par les Perses, il songeait peut-être déjà à une alliance avec la démocratie Argos,

(1) Eugène CAVAIGNAC, *Histoire de l'Antiquité*, II, Athènes, p. 69.

adversaire irréductible de Sparte ; il unissait ainsi dans son esprit le projet de la lutte avec Sparte à l'idéal de la démocratie.

Lutte inévitable ! Vue éminemment réaliste et féconde ! disent beaucoup d'historiens. Ainsi pense M. Gaetano de Sanctis :

« Calculateur lucide et froid, Thémistocle voyait très clairement que par une intervention énergique pour soutenir la démocratie péloponésienne, Athènes assurée contre toute surprise dans l'enceinte de ses nouvelles fortifications pouvait abattre la puissance spartiate et unir l'hégémonie maritime à l'hégémonie terrestre, les étayant l'une à l'autre sur le fondement de l'idée démocratique. Il était nécessaire pour cela d'interrompre, au moins un moment, la guerre contre la Perse et de traiter avec le barbare pour avoir les mains libres contre les Grecs. Avec le temps, il en serait résulté un avantage pour les Grecs eux-mêmes : ainsi aurait été préparée l'unité nationale sur des principes tout à fait différents de ceux que proposèrent plus tard Philippe et Alexandre, une unité qui n'aurait pas été imposée par une tribu restée arriérée dans son développement politique et tenue par les Grecs eux-mêmes pour étrangère à la Grèce... (1). »

Négligeons pour le moment Philippe et Alexandre ; négligeons aussi la grandiose conception d'une Grèce démocratique sous l'hégémonie démocratique d'Athènes ! En fait, la guerre contre Sparte s'est appelée la Guerre du Péloponèse ; elle s'est terminée par la défaite d'Athènes et de la démocratie ; elle a voué la Grèce au morcellement et aux guerres continuelles. Cet avenir nous empêche de condamner *a priori* la politique de Cimon. Cimon, lui, voulait l'accord entre Athènes et Sparte, toutes les deux « également utiles à la Grèce », et l'accord pouvait être scellé par la nécessité de défendre l'hellénisme contre les

(1) Gaetano de Sanctis, *Storia dei Greci*, II, p. 52.

Barbares. C'est la politique du dualisme, pour laquelle beaucoup de modernes savants, empressés à manifester leur réalisme politique, ne professent que du mépris. Les effets nous en sont inconnus, puisqu'elle ne devait pas prévaloir !

L'aristocratie suivait Cimon, par patriotisme hellénique, peut-être, mais surtout parce que Cimon défendait les privilèges et que l'État spartiate apparaissait comme la citadelle de tout ce que la démocratie menaçait : le gouvernement dit « des meilleurs » et la discipline de la Cité. Déjà commence à naître cette admiration surprenante pour Lacédémone qui ne fera que croître, au cours du v^e siècle, dans les cercles de l'opposition, et qui, de là, passera chez les philosophes, non pas chez tous les philosophes, puisque Aristote, pour ne citer que lui, à la fin du iv^e siècle, écrira dans sa *Politique* une pénétrante critique de la constitution spartiate (1).

En attendant, Cimon allait mettre fin aux Guerres Médiques. Au lendemain de la bataille de Mycale, l'Athénien Xanthippe avait pris Sestos, s'assurant ainsi un point d'appui dans l'Hellespont, non loin de la route maritime que la flotte de Xercès avait suivie, au point même où les troupes perses avaient pris pied en Europe. Sparte, l'année suivante (478), envoyait son roi Léotychidas, avec une armée, en Thessalie, c'est-à-dire dans la région où venant par les routes de Thrace et de Chalcidique les Barbares avaient débouché en Grèce. On a l'habitude à ce propos d'opposer l'esprit d'initiative hardie des Athéniens, qui de Mycale se jettent sur Sestos, à l'indifférence égoïste des Spartiates qui, après la victoire, regagnent leur Péloponèse. Mais Sestos sur les détroits, au passage des blés, intéressait particulièrement les Athéniens, et d'ailleurs n'y a-t-il pas un parallélisme frappant et peut-être prémédité entre l'action navale des Athéniens

(1) ARISTOTE, *Politique*, II, 6.

et l'action terrestre des Spartiates? M. E. M. Walker l'a justement noté (1). Léotychidas et Xanthippe sont les deux vainqueurs de la journée de Mycale. Seulement, cette fois-ci, le stratège athénien réussit mieux que le roi de Sparte, qui fut accusé de s'être laissé corrompre par les Thessaliens.

L'accord était donc parfait entre Sparte et Athènes. Il l'est encore quand Cimon aide l'autre roi Pausanias, le vainqueur de Platées, à s'emparer, avec la flotte alliée, d'abord de Chypre, puis de Byzance. C'est Pausanias qui le premier mit quelque trouble dans l'association des deux cités.

Pausanias n'a pas dans l'histoire une réputation excellente. On blâme son orgueil maladroit, ses ambitions démesurées. On l'accusait même alors de trahir et de s'entendre avec les satrapes. Tout est possible; on ne saurait exagérer la passion de pouvoir qui brûlait le cœur de ces Hellènes, quand ils se sentaient portés par la fortune, et l'on a observé l'espèce de vertige qui les poussait vers l'or perse, instrument de domination terriblement efficace dans cette Grèce besogneuse, au moins en comparaison des inépuisables trésors de l'Asie. L'argent, c'est l'homme, *χρήματ' ἀνὴρ*, proverbe que l'on retrouve dans Pindare! Il y a longtemps que l'illustre Eduard Meyer a fait remarquer que c'est une parole spartiate. Mais Pausanias avait des idées politiques : de ces idées qui ont souvent germé dans la cervelle des rois de Sparte, impatients du joug étouffant dont les éphores les accablaient — les éphores, irréductibles soutiens de la minorité oppressive des Spartiates! Pausanias avait l'intention pour restaurer la puissance royale de s'appuyer sur les périèques et même les hilotes. Quelle Lacédémone, bien différente de la cité de Lycurgue, serait-elle née de son coup d'État s'il avait réussi! Aussi forte? Ce n'est pas

(1) *Cambridge Ancient History*, V, p. 33-34.

sûr, mais combien plus ouverte ! et combien plus humaine !

C'est ici que l'on peut voir le contraste entre l'aristocrate laconisant Cimon et le démocrate Thémistocle. Pausanias, rappelé à Sparte, est acquitté dans un premier procès, puis il revient avec une armée menacer Sestos et s'établir en Troade. On a dit que son intention secrète était de se créer dans ces régions une principauté. Cimon l'en délogea. Il servait ainsi les intérêts d'Athènes, mais il était certain de ne pas déplaire aux éphores. Politique honnête et pour l'instant très saine, sans aucun doute ! mais, à l'exagérer, le sentiment laconien qui la colore risquait d'inspirer une sorte d'humilité à l'égard de Sparte, et qui n'était pas sans danger. On le vit bien, plus tard, au sein des hétéries oligarchiques si nombreuses à Athènes dans les générations suivantes. Thémistocle, au contraire, perspicace et rusé, devait observer le manège du roi de Sparte et songer au profit qu'il en pourrait tirer pour le triomphe de son impérialisme démocratique.

La morgue de Pausanias et ses allures suspectes avaient, on le sait, comme jeté dans les bras d'Athènes les îles et les villes d'Asie, c'est-à-dire pour la plus grande part celles que la guerre avait arrachées au despotisme du grand roi. C'est le résultat de l'habile politique d'Aristide et peut-être aussi du prestige de Cimon : la Confédération de Délos naissait en face de la Ligue péloponésienne. La réunion du premier synèdrion des alliés d'Athènes est de 476, et il n'est nul besoin d'insister ici, je pense, sur cet événement capital, et qui donnait à Athènes l'hégémonie de la mer ; et de même il suffira, j'imagine, de rappeler les succès militaires de Cimon. La prise d'Eion, aux bouches de Strymon, conférait à Athènes la maîtrise des eaux thraces. La clérouchie d'Ennéahodoi, un peu en amont, au carrefour des routes de la Thrace et de la Macédoine, près du pont qu'il fallait traverser pour atteindre les mines d'or du Pangée, mani-

festait le désir athénien de conquête et de richesse. Les pirates cariens, sur l'ordre de Delphes, furent chassés de l'îlot de Scyros ; Carystos d'Eubée, Naxos sont obligées d'entrer dans la Confédération de Délos ; enfin, en 468, l'heureux Cimon bat les Perses en Pamphylie, sur leur propre domaine, à l'embouchure de l'Eurymédon.

Peu après son retour de Scyros, d'où il avait rapporté les reliques du héros national, Thésée, qui furent reçues dans Athènes avec autant de piété et d'enthousiasme qu'à Venise le corps de Saint Marc, Cimon se sentit assez fort pour demander au peuple de choisir entre Thémistocle et lui. Thémistocle fut ostracisé (572/571). La politique du dualisme triomphait. Mais, dans son exil, Thémistocle ne cessait pas de poursuivre l'autre. Réfugié à Argos, dont il faudra toujours rechercher l'alliance quand on voudra combattre Sparte, il intriguait avec le parti démocratique de la ville, celui d'Elis et de Tégée. Une coalition se formait contre Sparte qui la battit à Dipaea. Alors les éphores purent faire instruire le procès de Pausanias, qui, comme on sait, succomba sous l'accusation de médisme, et naturellement ils ne manqueront pas de trouver des papiers compromettants pour Thémistocle et de les communiquer au gouvernement de la République alliée. Les éphores et Sparte se débarrassaient ainsi de leurs deux plus terribles ennemis. L'un, Pausanias, périssait d'une mort atroce, muré dans le temple d'Athéna Chalkioecos, où il s'était réfugié, et l'hypocrisie dévote, qui régnait à Lacédémone, prenait soin d'abattre la muraille avant que le vainqueur de Platée n'ait rendu le dernier soupir ; ainsi, on évitait de souiller d'un cadavre la maison de la Déesse ! Quant au vainqueur de Salamine, il prenait la fuite, et après des aventures qui nous ont été diversement contées par l'Antiquité, il trouvait un refuge auprès d'Artaxercès. Il avait cédé, lui aussi, à l'invincible attrait de la Perse. Et c'est à Magnésie, dans le domaine que le roi lui avait concédé, qu'il termina sans gloire une glorieuse vie.

Il est bien difficile aujourd'hui à la critique de savoir s'il y avait vraiment eu collusion entre Thémistocle et Pausanias. Les noms de Salamine et de Platées, d'autre part, sont si prestigieux dans la mémoire des hommes que l'exil et la mort ignominieuse de ceux qui les ont inscrits dans l'histoire laissent un malaise dans notre esprit et mettent comme un nuage sur la politique de Cimon. Dix années encore et cette politique à son tour sera condamnée. Elle maintenait pourtant l'esprit de Salamine, que le vainqueur de Salamine lui-même, le démocrate Thémistocle, avait voulu tuer. A-t-il eu tort? A-t-il eu raison? Le lecteur pourra peut-être en juger quand il sera parvenu à la fin de notre étude.

Il s'agissait maintenant pour les démocrates d'abattre Cimon et de se préparer à la guerre contre Sparte. C'est Éphialte qui les dirige, et nous le connaissons mal. Il nous apparaît comme un politicien honnête, mais sectaire, et nous lui attribuons, sans d'ailleurs en avoir le moindre écho, une âpre éloquence moins touchée des Grâces que celle de Périclès. Il était sans doute de ces fanatiques sincères, mais sans respect aucun pour les traditions les mieux éprouvées, plein de haine même pour tout ce qui gêne leur idéal étroit et passionné. Une longue expérience apprend aux Français d'aujourd'hui le mal que peut faire l'audace tranquille et bornée de ces destructeurs. L'histoire ne met pas Éphialte au rang des destructeurs, parce que son action personnelle s'exerçait dans le sens des forces les plus irrésistibles qui poussaient alors Athènes, et qu'il a contribué plus que personne à construire l'édifice de la démocratie. Mais la question est de savoir si cet édifice n'allait pas s'élever sur des ruines irréparables.

Un invincible préjugé bien ancré chez les tenants de la politique populaire, c'est qu'un chef selon leur cœur doit être pauvre : Éphialte, nous dit-on, était pauvre ; cependant il semble avoir exercé la stratégie qui exigeait un cens élevé.

On aimerait deviner ce que le jeune Périclès a dû à

sa collaboration avec ce partisan farouche. Il ne sera pas impossible de reconnaître chez Périclès des dispositions d'esprit qui l'apparentaient à son terrible aîné.

Éphialte se servit contre Cimon des armes habituelles : un procès en reddition de comptes. Cimon venait de mener une rude lutte contre Thasos, brouillée avec Athènes depuis le jour où, les Perses étant chassés de ces régions par Cimon, les mines d'or du Pangée, très probablement entre les mains des Thraces, étaient devenues l'objet des convoitises du roi Alexandre de Macédoine et d'Athènes. Ennéahodoi était dans la « *pérée* » thasienne et Thasos fit appel à Sparte, paralysée alors, heureusement peut-être pour Athènes, par un terrible séisme et une révolte des hilotes et des Messéniens. Les clérouques athéniens furent bien massacrés par les Thraces, mais après un long siège Thasos capitula. Cimon avait encore rendu un grand service à sa patrie, mais cette considération n'arrêtait pas plus les politiciens d'autrefois que ceux d'aujourd'hui. On l'accusa de corruption. De telles accusations, comme le dit très bien M. E. M. Walker, faisaient partie « du stock en usage chez les démagogues ». Elles révèlent « la bassesse morale de la vie publique dans les démocraties, mais elles ne doivent pas être prises au sérieux dans le cas de Cimon. Les partis mesuraient simplement leurs forces (1) ». Cimon fut acquitté, mais ses adversaires l'attendaient à un autre tournant.

Sparte venait de subir une terrible catastrophe : un tremblement de terre l'avait à moitié détruite, et en plein désastre, ce qui en dit long sur les haines qu'elle inspirait, elle avait été attaquée par les Messéniens et les hilotes. Le roi Archidamos eut le sang-froid de faire sonner l'alerte sur les ruines, et les assaillants trouvèrent l'armée en bataille. Ce sont là les miracles de la discipline spartiate ! Mais chassés de la ville, Messéniens et hilotes

(1) *Cambridge Ancient History*, V, p. 68.

résistaient sur une forte position, à Ithome, un endroit qui n'est pas localisé. Sparte lance un appel à ses alliés, et parmi ses alliés à Athènes, dont les armées avaient acquis, depuis Sestos et Thasos, une certaine réputation dans l'art des sièges. A l'assemblée d'Athènes s'engage un dramatique débat. Épialte conjure Athènes de « ne pas relever sa rivale et de la laisser à terre, humiliée dans son orgueil » ; Cimon ne veut pas que « la Grèce soit boiteuse, et Athènes privée de sa compagne de joug ». Ainsi les deux politiques s'opposent. Ne les jugeons pas à ces deux mots rapportés par Plutarque, et qui pourraient bien être aussi authentiques que d'autres. Aux yeux des historiens réalistes, nous passerions pour des naïfs ! Le prestige de Cimon l'emporta encore, et il partit à la tête d'une armée. Mais quelques mois après, on le vit revenir. Il avait manqué au passage de l'isthme d'être attaqué par les Corinthiens, amis de Sparte. Celle-ci avait renvoyé le contingent athénien, avant la fin du siège, et ce renvoi fut ressenti à Athènes comme un affront, qui condamnait le dualisme. La puissance de Cimon s'effondra et il fut à son tour ostracisé (461).

Que s'était-il passé ? Il serait très important de le savoir avec précision pour déterminer les responsabilités dans la guerre qui va bientôt éclater, celle que l'on a appelée, la première guerre du Péloponèse. Malheureusement nous ne sommes renseignés que par les sources athéniennes. Il est bien certain qu'il y avait à Sparte un parti de la guerre, le parti des éphores, suppose avec quelque raison M. Guy Dickins (1) ; et il est naturel de conjecturer qu'un certain dépit déjà a dû s'y manifester au moment où Aristide et Cimon fondaient l'empire maritime d'Athènes en provoquant la création de la Confédération de Délos.

(1) GUY DICKINS, *The Growth of Spartan Policy*, *Journal of Hellenic Studies*, XXXII (1912), p. 1-42.

Sparte, dans la grande ligue panhellénique qu'elle présidait et qui embrassait la ligue péloponésienne en même temps que des cités isolées, pouvait voir ces cités, qu'elle considérait comme ses clientes, se grouper autour d'une rivale dont le prestige ne cessait de grandir et où le parti démocratique lui était de plus en plus défavorable. Il n'y a donc aucune raison de ne pas ajouter foi au témoignage d'Éphore, que Diodore nous a transmis, pour l'année 475 : dans une séance du sénat, on aurait discuté de la guerre contre Athènes, et Athènes s'était sentie menacée. Mais le parti de la paix, représenté cette fois par un certain Hétoimaridas, d'ailleurs inconnu, et peut-être inventé par l'écrivain pour la circonstance, aurait persuadé à ses collègues de la vénérable assemblée, généralement fidèle à la prudence traditionnelle, que Sparte n'avait aucun intérêt à disputer la mer à Athènes, pourvu que celle-ci respectât le continent (1). Plus tard, au moment du siège de Thasos, Sparte, au contraire, aurait promis à l'île assiégée d'intervenir en envahissant l'Attique. Seul le séisme de 464 l'aurait empêché d'exécuter sa promesse. Nous devons ce renseignement à Thucydide (2). Le sagace historien anglais, que j'ai déjà souvent cité, a quelque peine à se laisser convaincre. Comment, si Sparte avait conclu un pareil accord, Cimon aurait-il pu songer à proposer, quelques temps après, à l'assemblée du peuple athénien de porter secours à l'alliée infidèle ? L'accord serait-il resté secret ? mais c'est impossible ; Sparte, dans une affaire pareille, devait consulter l'assemblée de ses alliés. Or Thucydide n'était probablement pas né à l'époque de ces événements ou c'était un petit enfant. Il a simplement recueilli un bruit qui courait plus tard dans Athènes, ou peut-être a-t-il lu quelque notice de ce genre dans un auteur de la précédente génération, le Thasien Stesimbrotos (3).

(1) DIODORE, XI, 50. — (2) THUCYDIDE, I, 100. — (3) *Cambridge Ancient History*, V, p. 72.

Si vraisemblables que puissent paraître ces considérations, elles ne constituent pas, me semble-t-il, un argument rigoureux contre le témoignage de Thucydide ni contre la réalité, entre Sparte et Thasos, de certaines négociations qui auraient pu rester cachées, si elles avaient été interrompues par la catastrophe, avant d'être soumises à l'assemblée de la Ligue.

Quant à l'affaire de Messénie, il est bien clair que le renvoi du contingent athénien s'explique difficilement par l'unique désir d'humilier Athènes. Comment les Spartiates ne se seraient-ils pas douté qu'une pareille mesure provoquerait forcément la chute de leur ami Cimon? Le parti de la guerre l'a-t-il voulu pour rendre le conflit inévitable? Mais les Spartiates auraient-ils cherché la guerre au moment où ils avaient les Messéniens et les hilotes sur les bras? La lenteur qu'ils mettront plus tard à entrer dans la lutte, quand leurs alliés y étaient déjà engagés, ne s'accorde guère à cette hypothèse. Devons-nous alors négliger le renseignement que nous donne Diodore (1)? Les Spartiates, dit-il, « soupçonnaient les Athéniens » — (comprendons, une partie des Athéniens) — « d'incliner vers les révoltés ». Les Spartiates savaient ce qui s'était dit dans les délibérations de l'assemblée athénienne et les soldats de Cimon n'étaient pas tous ses partisans. Les éphores eurent donc bien quelque motif de se méfier. En somme, il est certain que le parti démocratique athénien, depuis Thémistocle, pensait à la guerre avec Sparte, et qu'à Sparte, un parti, celui des éphores peut-être, ne répugnait nullement aux hostilités. De son côté Épialte estimait qu'avant de les provoquer, il devait abattre Cimon et ses amis, qui, au cours de la lutte, risquaient de devenir les ennemis de l'intérieur. C'est pourquoi il profita du moment où son adversaire était en Messénie pour s'attaquer à l'Aréopage, et, l'Aréo-

(1) DIODORE, XI, 64.

page une fois vaincu, il ne fut pas fâché de l'incident qui lui permit de ruiner le crédit de Cimon dans l'esprit du peuple, et de le faire exiler.

L'Aréopage et le parti de Cimon se soutenaient l'un l'autre. Conseil composé des anciens archontes, probablement 200 membres environ, l'Aréopage est la citadelle de l'esprit conservateur, et il faut prendre garde qu'à peu près tout ce que nous savons de cette assemblée, sauf la connaissance assez précise de sa compétence en matière de meurtre, nous vient d'une tradition dans l'ensemble oligarchique. Aristote est le plus souvent influencé par les écrits des adversaires de la démocratie intégrale : pamphlets sortis des cercles de Thérémène ou de Critias, au v^e siècle, traités ou discours, comme l'*Aréopagitique* d'Isocrate, qui représente au iv^e siècle, les idées de tout un groupe de théoriciens politiques partisans du « juste milieu ». Ces idées devaient plaire au philosophe dont la république préférée est cette *politeia* à égale distance, si l'on peut dire, de l'oligarchie et de la démocratie. Or, à lire Isocrate on constate avec stupéfaction qu'il était encore plus mal renseigné que nous sur les anciens pouvoirs politiques de l'Aréopage. Ceux qu'il voudrait surtout lui voir rendus constituent une sorte de censure des mœurs. Isocrate est un de ces éternels modérés, pleins d'idées sages, mais vouées à l'insuccès dans une cité où, pour réussir, il faut se présenter en ami docile du peuple. On sent que pour lui le pire malheur et le moyen infaillible de n'être pas écouté serait de n'être pas tenu pour démocrate. Il suivra donc la coutume ancienne, très en honneur semble-t-il au v^e siècle dans le parti de Thérémène, de proclamer qu'il veut restaurer « la constitution des ancêtres » nécessairement excellente aux yeux des Athéniens et, par conséquent, démocratique. Elle comportait, dans sa pensée, une discipline dont le sens était perdu et le partage des fonctions entre les citoyens capables d'exercer, sans indemnité, les charges publiques — en fait ceux qui peuvent s'armer

en hoplites — et les plus pauvres qui seraient dans l'ensemble laissés au travail manuel. C'est oublier que l'essence de la démocratie est l'impatience de toute discipline et une fureur d'égalité, qui n'admet aucun privilège.

Isocrate est donc ici négligeable, et nous devons nous débarrasser aussi de certains renseignements qu'Aristote a tirés de ses sources politiques, et d'abord de ce qui nous est dit de l'Aréopage, dans le chapitre iv de la *Constitution d'Athènes*. Là est décrite une prétendue constitution de Dracon, qui est une forgerie, comme Théodore Reinach est, je crois, le premier à l'avoir démontré (1).

Mais sous ces réserves l'esquisse historique donnée par Aristote doit être dans l'ensemble exacte. Avec sa juridiction étendue, criminelle, religieuse et peut-être administrative, son droit de nommer les magistrats ou de contrôler leur nomination, de leur infliger des amendes, de surveiller les lois dans leur application, et peut-être à leur naissance, l'Aréopage, au moins depuis Solon, était un pouvoir considérable dans l'État. Nous imaginons aisément que cette puissance n'a pu subsister intégralement au temps de la tyrannie. Nous ne nous étonnerons pas si Clisthène a pris des mesures pour l'amoindrir ; mais l'Aréopage restait encore comme une barrière qui limitait l'arbitraire de l'assemblée, des tribunaux, du Conseil des Cinq Cents, et c'est ce que les démocrates ne pouvaient souffrir.

Aristote nous dit qu'Éphialte enleva à l'Aréopage toutes les fonctions surajoutées (*τὰ ἐπιθετὰ*), qui lui donnaient la garde de la Constitution (2). Cette expression « surajoutées » a beaucoup embarrassé la critique. On devrait

(1) *Revue des études grecques*, IV, p. 82-85 : Cf. G. MATHIEU, introd. à ARISTOTE, *Constitution d'Athènes*, p. III.

(2) ARISTOTE, *Athen. pol.*, XXV.

alors croire que l'Aréopage, d'abord sans autre compétence que celle d'un tribunal criminel, a progressivement usurpé des fonctions politiques, et que les réformateurs démocrates l'ont ramené à son humilité primitive ; hypothèse en contradiction avec l'histoire de l'Aréopage telle qu'Aristote lui-même nous la présente (1) ! De quel temps dateraient donc ses premiers empiètements ? Ils seraient antérieurs à Solon, puisque, depuis, nous voyons continuellement diminuer les attributions de l'Aréopage, au moins jusqu'aux Guerres Médiques, époque où, racontait-on, il aurait pris la direction de l'État. Ou bien, dans la pensée d'Aristote, ces fonctions surajoutées seraient-elles précisément celles que l'Aréopage auraient conquises ou reconquises aux temps de Salamine ? Ces hypothèses suggèrent diverses conceptions du développement de l'institution, qui ne sont sans doute pas impossibles, mais qui ne laissent pas d'être assez peu naturelles. Et l'on est tenté de croire que ce sont les démocrates qui ont qualifié de *surajoutées* les pouvoirs qu'ils voulaient abolir, pour les rendre moins vénérables aux yeux des Athéniens. Rien n'empêche d'imaginer que c'est l'écrit démocratique utilisé par Aristote (2), qui lui a fourni l'épithète. Quant à l'espèce de dictature exercée par l'Aréopage pendant 17 ans exactement, après les Guerres Médiques, c'est sans doute une légende, imaginée par les ennemis de Thémistocle soucieux de diminuer son rôle. A leur tour les publicistes démocrates en auraient usé pour représenter les pouvoirs politiques de l'Aréopage comme récents et injustifiés. On peut faire des suppositions variées, mais il semble bien que le terme si embarrassant, qu'Aristote a recueilli, vient d'un écrit de propagande politique, et ce qui est sûr, c'est que les réformes d'Éphialte

(1) WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Aristoteles und Athen*, II, p. 136-137.

(2) G. MATHIEU, *introduction citée*, p. V.

tendaient à ne laisser à la noble assemblée que ses attributions religieuses et sa compétence judiciaire en cas de meurtre, l'une apparaissant d'ailleurs comme à peu près inséparable des autres.

La lutte dut être atroce. Elle commença par une série de procès en concussion ou en corruption destinés à déconsidérer les aréopagites. Il est possible que quelques-uns ne fussent pas défendables, et il est probable aussi que nobles et riches se défendirent avec cette intransigeance égoïste et ce manque d'esprit politique, si fréquents chez les privilégiés. Au lendemain de son triomphe Épialte fut assassiné. Le meurtrier s'était enfui, sans même faire disparaître le cadavre ; il échappa pourtant aux recherches, preuve que les aristocrates avaient encore des amis ; peut-être le coupable était-il connu : la tradition historique nomme Aristidicos de Tanagra. En ostracisant Cimon, le peuple d'Athènes avait pourtant approuvé la politique d'Épialte et Eschyle lui-même dans ses admirables *Euménides*, qui devaient exalter l'origine de l'Aréopage, semble (mais, à mon avis, ce n'est pas sûr) se résigner à l'inévitable (457).

Sans doute l'Aréopage, figé dans ses coutumes périmées, ne répondait-il plus à l'esprit de l'Athènes de 460 ; mais était-ce une raison pour lui arracher tous ses droits politiques ? Malgré ceux qui ne voient qu'un jeu inutile dans ces spéculations sur le possible, sous prétexte que ce qui fut le réel était inévitable, nous dirons qu'il eût mieux valu élargir le recrutement de ce vieux Conseil et en organiser les pouvoirs. A mesure que l'archontat devenait accessible à toutes les classes de la nation, la composition de l'Aréopage s'harmonisait mieux avec les institutions démocratiques, et sans doute eût-il été sage de le mettre en relations avec les magistratures actives dans l'État, surtout avec les stratèges. Une sorte de Haute-Cour et de Conseil d'État, où n'auraient siégé que des citoyens ayant rempli les hautes charges et les plus

importants magistrats en fonctions, pouvait modérer les excès et les caprices de l'opinion ; Athènes n'aurait pas été gouvernée uniquement, comme aurait dit Platon, par le *thymos*. Nous avons l'exemple de la République romaine qui au III^e et même au II^e siècle dut certainement beaucoup à son aristocratique Sénat, si justifiées que soient les critiques que l'on peut lui adresser, surtout au I^{er} siècle. L'expérience politique d'Éphialte et de Périclès était sans doute moins riche que la nôtre ; un élan irrésistible entraîne alors Athènes vers la démocratie et il n'est pas étonnant que les considérations de prudence aient moins pesé dans l'esprit des partisans que les rancunes, les haines et l'impatience d'atteindre le moment où l'on sentirait toutes les contraintes supprimées. Le *démós* enfin voyait sa souveraineté égalitaire se confirmer dans l'assemblée, d'abord, puis dans les tribunaux et le conseil des Cinq Cents recrutés l'un et les autres par le tirage au sort. Les quelques obstacles qui restaient seraient levés aisément. Rien ne pouvait plus s'opposer aux volontés du peuple, sauf peut-être, et encore ! la sagesse problématique des démagogues. Car c'est une plaisanterie de prétendre, comme le font certains historiens, que la *graphè paranómōn* pouvait remplacer le contrôle d'un conseil tel que l'Aréopage. C'est, on le sait, l'action en illégalité, que pouvait intenter le premier citoyen venu à l'auteur de toute proposition de loi ou de toute motion jugées illégales. La crainte qu'une telle institution pouvait inspirer était au moins aussi paralysante que salutaire. Les sanctions — une forte amende ou même la mort — étaient terribles et les juges souverains : c'était, sous la présidence des archontes thesmothètes, un jury de 500, 1000 ou même 6000 héliastes, sensibles à toutes les passions de la rue. Quant à l'accusateur débouté, il était condamné à une amende de 1000 drachmes. Après trois échecs, il était privé du droit d'intenter une action nouvelle. Des sycophantes ou même des partisans exercés

pouvaient courir ces risques relativement légers (1).

Ainsi en 461 la démocratie triomphait, mais il ne faut pas oublier qu'à Athènes, ce qui triomphait avec la démocratie, c'était l'impérialisme et la guerre.

Pierre JOUGUET.

(à suivre.)

(1) G. GLOTZ et Robert COHEN, *Histoire grecque*, II, p. 140 et 278.

MOISSON 1940.

MARIE. — Tu es chanceux Jean-Louis, la moisson est faite et rentrée avant l'orage ... demain ceux d'alentour viendront pour le battage ... Jean-Louis, nous voilà bien heureux !

JEAN-LOUIS. — Hélas ! le beau grain d'or tout luisant, tout vivant et plein d'odeurs de soleil et de vent, le beau grain d'or ne restera guère au grenier ... Bien que la moisson soit bonne, Marie, la miche cet hiver sera pain d'avare : beaucoup de croûte dure et peu de mie ... de la Kommandantur ils vont bientôt s'abattre et tout peser, tout compter, tout mesurer et le meilleur l'emporter ; de même pour les pommes de terre, de même pour les betteraves, de même pour le fourrage, à ce qu'on m'a dit.

MARIE. — Tu n'as pas changé, Jean-Louis, il faut que tu ressasses toujours du noir...

JACQUES. — Bonjour, Marie ; tu m'as fait demander ? Ah ! j'aurais parié que tu n'étais pas loin, Jean-Louis... C'est comme pour les tourterelles, tu connais la ritournelle ; qui voit l'un, voit l'autre, qui voit les deux voit deux heureux. Salut les fiancés !

MARIE. — Viens donc ici m'aider à le secouer, il est encore dans ses idées noires... toi, au moins, tu as l'air content : le bruit court que l'usine rouvre ses portes, finie la saison morte, les gens d'ici vont trouver du travail ; tout ira, vaille que vaille...

JACQUES. — L'usine rouvre ses portes demain, c'est vrai et nous aurons du pain, mais pour ce qui est du travail, le cœur n'y est pas.

MARIE. — L'ingénieur, c'est toujours le fils à Maupas ?

JACQUES. — Le fils à Maupas ? Dieu sait où il est... La famille est sans nouvelle depuis mai.

MARIE. — Qui donc fera marcher l'usine ?

JACQUES. — Un grand blond ; il a une sale mine et parle le français en trébuchant sur chaque mot comme un qui aurait trop bu... Des outils agricoles, on n'en fera plus ; il va falloir se mettre aux pièces d'armement... de la sale bricole !

MARIE. — Mais nous ne sommes plus en guerre...

JACQUES. — On travaille pour eux.

On entend sonner sur le chemin les lourds talons d'un groupe de soldats allemands.

LES SOLDATS. — Ponsoir !

Bruit de pas qui s'éloignent.

MARIE (*haussant peu à peu la voix*). — Depuis qu'il y a au village cette douzaine d'Allemands avec leur roux visage et leurs grosses bedaines, on n'est plus chez soi.

L'angélus du soir retentit.

JEAN-LOUIS. — La cloche s'entend bien ... le vent tourne à l'est, nous n'aurons pas d'orage.

JACQUES. — Où sont les beaux soirs d'antan où l'on était entre soi, au village...

MARIE. — ... quand on dansait gaiement sous les tilleuls au son des bombardes et de l'accordéon...

JEAN-LOUIS. — Où sont tous les gars qui dansèrent si fort au dernier pardon... le grand Louis, Prosper, le fils à la Francine, Martin et le fiancé de ma sœur Yvette ?

MARIE. — Voilà justement la vieille Francine ; elle vient ici chaque soir, elle guette l'autobus ; elle espère son fils.

JACQUES. — Ils sont plusieurs du village qui étaient à son régiment et qui disent que, probablement, il ne reviendra plus.

MARIE. — Chut ! les mères ont l'ouïe fine quand on parle de leur fils.

FRANCINE. — Est-ce que l'autobus est passé ?

JACQUES et JEAN-LOUIS. — Nous le guettons aussi.

FRANCINE. — J'ai pressé la besogne, j'avais peur d'être en retard et je me disais : « Malheur, c'est justement le soir où tu ne seras pas à l'heure qu'il arrivera, le petiot. »

Voix d'enfants chantant :

Trois jeunes tambours
S'en revenaient de guerre,
Trois jeunes tambours
S'en revenaient de guerre
et ri et ran, rapataplan
S'en revenaient de guerre.

MARIE. — Il n'est pas trop tôt que les écoles ouvrent. Regardez-moi ces garnements, ça passe le temps à piller les vergers et à faire endever leurs pauvres mères. Oust ! vilains merles !

Les enfants s'éloignent en reprenant leur chanson.

LA VIEILLE FRANCINE. — Leurs pauvres mères sont bien heureuses... Ah ! voilà l'autobus.

MARIE. — C'est vrai...

JEAN-LOUIS. — Il a l'air bondé...

MARIE. — Il va sûrement s'arrêter.

LA VIEILLE. — Pas possible, il...

MARIE. — passe sans s'arrêter.

LA VIEILLE. — Pardi ! ce sera pour demain soir, sans doute ... bonsoir les enfants !

TOUS LES TROIS. — Bonsoir Francine.

Comme elle s'en va courbée ! on dirait qu'elle porte toute la tristesse du monde sur ses vieilles épaules.

JEAN-LOUIS. — Qui ne sent pas peser sur ses épaules le poids de ces jours maudits ?

JACQUES. — C'est vrai, nous, ici, on se sent pris comme au fond d'un trou ... de l'air et de la lumière un brin... du manger et du boire ... ce qu'il faut pour ne pas crever.

JEAN-LOUIS. — De la liberté, juste de quoi remuer bras et jambes, mais dès qu'on veut en faire usage d'homme, de citoyen, aussitôt on vous barre le chemin.

JEAN-LOUIS et JACQUES. — Verboten !

JEAN-LOUIS. — Par ordre de la Kommandantur...

JACQUES. — Qui nous sortira de ce puits où nous pié-tinons ?

MARIE. — C'est justement pour ça, Jacques, que je t'avais mandé... Hier, je suis allé chez mon parrain, le maire de Saint-Aubain... il a un pavillon au fond d'un verger où l'on entend la radio en liberté...

JACQUES et LOUIS. — Que dit la radio ?

MARIE. — Ceux de Paris ?

JEAN-LOUIS. — Oh ! ceux de Paris on sait bien ce qu'ils

disent les idiots... au café du commerce où que descendent les officiers allemands, la radio de Paris corne à tous venants : « Les Anglais sont cuits, bouillis, rôtis dans leur île... », n'empêche que ce matin encore, à la pique du jour, j'ai vu passer, par delà l'étang, une escadrille... des Anglais qui s'en allaient vers l'Est.

JACQUES. — Ma sœur qui revient de Brest m'a dit que, là-bas, ils ont incendié des dépôts de pétrole. Paraît que c'était drôle de voir les Allemands se démener autour de cet enfer, les nôtres les regardaient faire sans lever le petit doigt... les Fritz écumaient.

MARIE. — J'ai entendu aussi la radio des Anglais.

JEAN-LOUIS. — A quoi ça t'a servi?

MARIE. — Attends ! c'est qu'ils parlent en français maintenant.

JEAN-LOUIS et JACQUES. — Et qu'est-ce qu'ils disent?

MARIE. — Ils disent que la lutte n'est qu'à son commencement.

JEAN-LOUIS. — Ça, c'est bien les Anglais, ils ne s'emballent jamais.

JACQUES. — Mais comme les bons chevaux, ils tiennent longtemps, je les connais.

MARIE. — Ils disent qu'il y a des Français libres.

JACQUES. — Ceux de Vichy?

MARIE. — Oui-da ! ceux de Vichy, c'est comme souris dans la gueule du chat : tu fais le mort, j'entr'ouvre les mâchoires... tu bouges, je serre les crocs.

JEAN-LOUIS et JACQUES. — Alors ?

MARIE. — Il y a ceux qui marchent avec le général de Gaulle. Il y a des colonies qui ne se sont pas rendues et que l'Anglais épaulé. Il y avait, quand j'ai écouté, ceux d'Égypte qui se formaient en bataillons, tambours battants ; j'ai entendu nos marches militaires.

Musique militaire en fond sonore.

JEAN-LOUIS et JACQUES. — Mon Dieu, c'est tout de même bon à entendre.

JACQUES. — A nous, qu'est-ce qu'il nous dit de faire, le général ? il doit dire qu'on est des lâches...

MARIE. — A nous, il dit : « Patience, votre tâche est de garder vos forces, d'écouter en silence, d'observer, de vous compter entre amis sûrs pour quand le moment sera venu d'exécuter mes ordres. »

JEAN-LOUIS. — Je sens que déjà je respire mieux.

JACQUES. — C'est comme si on remontait un peu à la surface...

MARIE. — Je retourne demain chez mon parrain, j'irai tous les deux jours, il a dit qu'on fasse une chaîne pour...

JEAN-LOUIS. — Qui vient par là ?

MARIE. — J'ai pensé aussi, Jacques, que tu pouvais en toucher un mot à François, au grand Hervé, à ceux de Blanchecroix...

JACQUES. — C'est une bonne idée.

MARIE. — Attention, la patrouille approche.

JEAN-LOUIS. — Qu'importe ?

MARIE. — On ne sait jamais... il y en a plus qu'on ne pense qui parlent bien français... l'autre jour, à l'auberge, quand Arnaud est entré et qu'il a dit : « encore ces animaux à boire notre vin », ils se sont tous figés, le verre en main ; ils l'ont longuement fixé ; il s'en est fallu d'un cheveu et c'était la bataille...

Bruit de bottes.

MARIE (*changeant de ton*). — Quel beau soir, à peine une brume légère sur les arbres de la rivière... les grenouilles chantent...

JEAN-LOUIS. — Si le vent croche à l'est, c'est du beau temps pour les battages...

JACQUES. — Demain on bat chez toi, lundi chez Pierre, le jour après, mon tour.

JEAN-LOUIS. — Ils ont passé comme des automates, je n'aime pas entendre sonner leurs bottes sur nos routes ; je n'aime pas voir leurs saluts frôler le linteau de nos portes ; ni voir la croix tordue de leurs brassards aux carrefours... Le rouge me monte au front quand j'entends leurs rires gras éclater dans nos murs...

JACQUES. — ... On parlait des battages ; je me rappelle comme c'était pour nous une joie, les autres années... plus il y avait d'ouvrage sur les bras, plus il y avait d'allant et de gaieté. Aujourd'hui, le cœur n'y est pas.

JEAN-LOUIS. — Tant de malheurs, tant de morts...

JACQUES. — Ça n'est pas tout ; il y a deux mois encore, on était soldat ; nous, au onzième chasseur, on montait à l'assaut, on était chauffé à bloc, quand tout a craqué... quel choc ! la débandade brusque à nos côtés, et notre effort à nous en porte à faux. Je ne peux pas croire que c'est déjà fini, j'en suis encore tout bête à ne pas savoir que faire de mes bras... Comme, des fois, pour relever une charrette pleine tu mets ta force entière aux brancards, et puis tout à coup la garce se renverse d'elle-même, alors tu as dans les muscles tout un élan qui ne sait pas où s'en aller et qui démange.

JEAN-LOUIS. — Quelque chose me dit que, pour nous, l'occasion peut revenir...

MARIE. — Vous entendez ces moteurs ?

JEAN-LOUIS. — Une colonne de camions ou de tanks allemands qui grimpe la côte Saint-Georges...

MARIE. — On dirait qu'ils déménagent toute la plaine.

JEAN-LOUIS. — D'habitude ils circulaient de jour ; ah ! ah ! ils craignent les avions... Si seulement on avait quelques-unes de ces puissantes mines qu'il a fallu laisser dans la déroute du régiment, on aurait fait du bel ouvrage ici, ce soir... ponts et routes...

MARIE. — Patience et silence... ce n'est pas le moment de nous faire remarquer. Toi, Jean-Louis, on voit trop sur ton visage ce que tu penses ; rentrons ! Un jour, un jour viendra où nous les aiderons à raccourcir pour de bon leur chemin de retour.

Jean LE GUEVEL.

JOURNAL DE GRANDJEAN.

(MÉMOIRE INÉDIT SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.)

« La plupart des Français qui se regardent comme définitivement fixés en Égypte cherchent à faire des établissements utiles et lucratifs (1). » Grandjean, dont nous publions ci-dessous le Journal, fut probablement un des civils accompagnant l'armée dans l'espoir de gagner de l'argent et peut-être, comme quelques-uns, de rester dans le pays.

Il venait de s'établir comme agent de change à Paris depuis un an, mais le commerce était alors dans le marasme le plus complet. Un de ses collègues, possesseur en outre d'une fabrique de soieries à Lyon, ne faisait pas plus d'affaires. Ayant eu vent qu'une expédition se préparait, il alla trouver son vieil ami Sucy, qui venait d'être nommé ordonnateur en chef de l'armée en formation. Nous rappelons ici que l'« ordonnateur en chef de l'armée était chargé de la subsistance, de l'entretien et de l'approvisionnement des troupes ; ses fonctions correspondaient à celles qu'exerce aujourd'hui un intendant général » (2).

Cet agent de change, ami de Grandjean, obtint le poste d'agent en chef de l'habillement, fonction très lucrative. Il fait part de sa nouvelle situation à Grandjean et l'embauche en lui offrant un quart d'intérêt dans ses affaires, et Grandjean d'accepter puisqu'il ne peut arriver à gagner sa vie dans la métropole : il laisse en France une femme et un enfant.

Il quitte Paris le 22 avril 1798, arrive à Lyon le 26, atteint Avignon par le Rhône, puis reprend la poste et parvient

(1) GALLAND, II, p. 12. — (2) CHARLES-ROUX, p. 23.

à Marseille le 29. C'est d'abord par passion politique qu'il n'aime pas les Marseillais, car « le régime jacobin en avait éloigné tous les bons sujets », mais il se plaint aussi que cette population est toujours encline à « outrer les choses ».

Il part enfin pour Toulon, où il commence son travail. Il est engagé, en fait, comme surnuméraire, comme caissier et secrétaire : il se déclare plus instruit que la plupart des autres membres du personnel.

Il a l'honneur d'être embarqué sur le vaisseau amiral l'Orient, mais il s'y trouve fort maltraité et obtient de monter sur un transport.

C'est à Malte, au cours de la rafle effectuée par les soins de l'intendance sur tous les effets susceptibles de servir à l'habillement de l'armée qu'il est nommé garde-magasin général. Il repart de Malte avec le corps expéditionnaire le 19 juin. A un certain moment de la traversée, il semble navré qu'on aille en Égypte, mais c'est probablement une impression écrite après coup. En effet, dès Avignon, il avait acheté un exemplaire de l'ouvrage de Volney, montrant bien que certaines personnes étaient au courant du but du voyage. Il débarque à Alexandrie le 2 juillet, après la prise de la cité.

Il assure le transfert des effets en ville et procède à l'équipement des troupes qui devront marcher sur le Caire : en même temps, il dirige des ateliers. Enfin, il doit rejoindre le grand quartier général : il part donc pour Rosette le 24 septembre et, par le Nil, se dirige sur le Caire ; ce dernier voyage dura sept jours.

Après une installation provisoire, il s'établit le 20 octobre, avec ses magasins, et ses bureaux, dans la vaste demeure d'un Mamlouk, en pleine ville, loin des quartiers occupés par les Français. Le lendemain même, éclatait l'insurrection du Caire : Grandjean en fut quitte pour la peur, mais, à la suite de cette sanglante échauffourée, Bonaparte groupa tous les services.

Le général en chef n'était pas tendre pour les hommes d'affaires qui s'étaient joints à son armée : à Grandjean, Bonaparte retira son cheval. Il le reçut pour entendre sa réclamation, mais ne le laissa pas parler longtemps et « lui

tourna le dos subitement ». Telles sont les relations de notre auteur avec le futur empereur.

Comme tout le monde, il admire Kléber et méprise Menou, qu'il rend responsable de la perte de l'Égypte : « Ô Bonaparte, s'écrie-t-il, toi qui te connais si bien en hommes, comment as-tu pu approuver un tel choix que le plus grand malheur avait nécessité ? » En cela, il sacrifie à l'opinion courante, mais n'a-t-il pas d'autres griefs ? Il semble lui reprocher d'avoir fait la guerre aux administrateurs.

Le 23 septembre 1799, l'agence de l'habillement fut supprimée et le garde-magasin Grandjean fut chargé d'un service ainsi réduit, car à partir de cette date, les corps reçurent directement les sommes nécessaires à leur entretien.

L'ami de Grandjean avait perdu son emploi, mais son ancienne situation fixa son destin : sa compétence le mit à même de faire du commerce et de passer des marchés avec l'administrateur en chef pour fourniture d'étoffes et de souliers à l'armée. Grandjean est associé à ses affaires. Ainsi, un ancien administrateur et un fonctionnaire se trouvent mêlés à une assez lamentable affaire financière, comme à toutes les périodes troublées de l'histoire.

Cela avait d'ailleurs commencé bien auparavant et dans des circonstances pour le moins discutables. « Comme agent, écrit Grandjean, mon ami ne pouvait passer marché à son nom ; mais il s'y prit autrement. Il présenta à l'ordonnateur en chef des personnes avec lesquelles ce dernier contracta des marchés. Ces personnes, la plupart du temps, n'étaient que des interprètes qui lui procuraient les marchandises et à qui il accordait un bénéfice pour lui prêter leur nom. » Grandjean trouve donc ces opérations très normales, pas si normales pourtant puisqu'il éprouve le besoin de présenter sa défense. « Nous y avons fait d'assez grands bénéfices et si, un jour, nous avons le bonheur de nous voir en France avec quelques moyens, beaucoup de gens ne manqueront pas de dire que nous l'avons gagné dans nos places et au détriment de la République. Ils se tromperont assurément. »

Lorsque Kléber eut traité avec le grand Vizir, les services reçurent l'ordre de partir pour Alexandrie. Grandjean quitta

le Caire le 11 mars 1800 et c'est à son arrivée à Rosette qu'il apprit les embarras qui devaient aboutir à la bataille d'Héliopolis. Il revint au Caire après un séjour de quelques semaines à Rosette, où régnait la peste. Dans la capitale, les services de l'habillement étaient devenus peu lucratifs : Grandjean fonde alors une fabrique d'eau-de-vie et de rhum.

Le Journal se termine sur la description des funérailles de Kléber. Il a été certainement rédigé beaucoup plus tard, en tout cas, avant la chute de Napoléon. Il parle en effet du « plus grand homme qui dirige le plus grand empire » et souhaite la paix. Peut-être quelques passages ont-ils été écrits directement en Égypte, lorsque l'occupation française était « réduite à la seule ville d'Alexandrie ».

Ce Journal n'est pas le fait d'un écrivain et nous n'avons aucun jugement à porter sur son style. L'auteur envisage pourtant qu'il aura des lecteurs. Après avoir déclaré qu'il était un excellent cavalier, il ajoute cette phrase à la fois naïve et prétentieuse : « J'attends du lecteur assez d'indulgence pour me pardonner ces petites louanges que je me prodigue ainsi avec une espèce d'amour-propre. Il est bon de l'instruire en passant que je me suis toujours senti plus d'inclination et plus d'aptitude au plaisir qu'au travail. » Enfin il a des souvenirs historiques, et le combat naval d'Aboukir lui rappelle la bataille d'Actium. Il écrit bien mal et surtout il n'arrive pas à finir ses phrases à incidentes multiples : sa relation est rédigée dans une orthographe impossible, dont nous avons corrigé les imperfections. Mais nous avons respecté celle des noms propres, fantaisie courante à l'époque (1).

Nous devons à Grandjean la description d'Alexandrie, du Caire et de Rosette. Quelques pages sur l'habillement de l'armée ne sont pas dépourvues d'intérêt. Enfin nous avons des renseignements sur les industries nouvelles apportées en Égypte par les Français.

Gaston WIET.

(1) GUÉMARD, Contribution, Bull. Institut d'Égypte, VII, p. 74-75.

INTRODUCTION.

Le commerce était dans un état de langueur qui ne me faisait entrevoir aucune espérance de changement dans ma fortune ; l'état d'agent de change, que je venais d'embrasser et que j'exerçais à Paris depuis environ un an, ne répondait point à l'espoir que je m'en étais formé. Il fallait pour réussir dans cette partie beaucoup plus de connaissances dans le commerce que je n'en avais. Dans un moment où les affaires étaient si rares et si hasardeuses, les banquiers ne donnaient leur confiance qu'à ceux de mes confrères dont ils étaient bien sûrs et avec lesquels ils travaillaient depuis (de) longues années. Les débutants avaient une peine infinie et ne faisaient que les petites affaires, parce que les anciens ne daignaient pas s'y arrêter ; ils craignaient que le temps qu'ils y emploieraient ne leur en fît manquer de plus importantes. J'étais donc dans la classe des débutants et, malgré les plus grandes attentions que j'apportais à mon état, je parvenais à peine à subvenir aux frais de mon ménage, qui était très petit. Les affaires semblant se ralentir encore de plus en plus me forcèrent enfin à tenter la fortune dans une autre partie, en acceptant l'offre que me fit un de mes amis de prendre part à la grande expédition que le gouvernement français préparait secrètement sur la Méditerranée.

Cet ami exerçait aussi à Paris la profession d'agent de change, indépendamment d'un commerce de fabrique d'étoffes de soie qu'il avait à Lyon, mais qui, depuis

les malheurs qui avaient écrasé cette seconde ville de la République, était presque anéanti et ne se soutenait que faiblement. C'est ce qui le décida à en laisser la conduite à ses associés et à former un établissement à Paris, qu'il avait en vue de pousser loin, mais qui ne lui réussit pas. Il avait beaucoup de moyens, de grandes connaissances et de l'ambition ; voyant qu'il avait manqué son but et que l'établissement qu'il avait formé ne réussissait pas au gré de ses désirs, il résolut de l'abandonner et de se jeter dans les affaires du gouvernement.

Ayant appris que le citoyen Sucey (1), avec lequel il était lié d'amitié depuis (de) longues années, avait été nommé Ordonnateur en chef à l'armée que devait commander Bonaparte dans l'expédition secrète qui se préparait (et) venait d'arriver à Paris pour conférer avec le ministre, il fut le trouver et, après lui avoir fait part de ses projets, il en obtint la place d'Agent en chef de l'habillement, l'une des plus avantageuses de l'armée et qui le mettait à même de donner beaucoup d'emplois.

Il vint me trouver, me fit part de la place qu'il venait d'obtenir et me proposa de l'accompagner dans cette expédition en m'offrant un quart d'intérêt dans sa place.

J'hésitai d'abord : l'idée de m'éloigner de ma famille, d'abandonner une femme et un enfant qui m'étaient extrêmement chers, pour courir après la fortune qui me fuyait partout, m'exposer aux hasards d'une mer orageuse et dans une expédition dont la destination était

(1) Simon de Sucey fut nommé ordonnateur en chef de l'armée d'Angleterre, appellation officielle des troupes destinées à l'expédition d'Égypte, par des arrêtés du Directoire en date des 12 janvier et 5 mars 1798. Sucey, alors à Gènes, arriva à Toulon le 31 mars (DE LA JONQUIÈRE, *L'expédition d'Égypte*, I, p. 97, 201, 238, 243, 244, 249, 268, 272 ; II, p. 16). Voir son portrait dans l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française*, III, pl. à p. 218 ; et la monographie que lui a consacrée Jacques DE COURSAC, *Un ami dauphinois de Napoléon*, Paris 1932.

un secret pour le public, j'avoue, me fit reculer. Mais ensuite, quand j'eus fait réflexion au peu de succès que j'avais dans l'état que j'exerçais, que, tant que la guerre durerait, je ne devais pas espérer de voir améliorer ma fortune, que je pourrais, dans quelque pays que je fusse, faire passer des secours à ma famille, qu'enfin, je m'associais à un homme qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'amitié, qui avait de grandes connaissances, de puissantes protections, et dont l'ambition ne pourrait que faire tourner la fortune à mon avantage, je me décidai à accepter.

DÉPART DE PARIS ET CE QUI M'ARRIVA DANS LE VOYAGE
JUSQUES À MARSEILLE.

Nous partîmes de Paris le lendemain 3 floréal de l'an VI (22 avril 1798), à 4 heures du soir et courûmes nuit et jour sans nous arrêter, jusqu'à deux lieues de Moulins, où il nous arriva un petit accident. Une des roues de notre voiture se cassa ; nous perdîmes environ deux heures à la faire raccommoder. Pendant ce temps-là, nous fûmes rejoints par le citoyen T. . . , Agent en chef des transports militaires, qui était parti de Paris une heure après nous. Nous ne fûmes pas fâchés du retard que nous avait occasionné notre accident, puisqu'il nous procurait une compagnie jusqu'au terme de notre voyage. Nous nous remîmes en route et arrivâmes fort heureusement à Lyon le lendemain 7 du dit mois à neuf heures du matin (26 avril).

Nous fûmes descendre à l'hôtel du Palais Bourbon, d'où nous envoyâmes sur-le-champ chercher un batelier du Rhône avec lequel nous convînmes du prix pour nous conduire à Avignon. Mais, quelque diligence que nous fîmes, nous ne pûmes avoir notre bateau prêt que sur

les deux heures de l'après-midi. J'employai ce temps à faire quelque provision de bouche pour notre voyage et à rendre quelques visites aux parents de mon épouse qui se trouvaient dans cette ville. J'avais aperçu mon ami Valette en arrivant dans son quartier ; je fus le voir et fus bien agréablement surpris d'y trouver sa maman, que je croyais à la campagne ; elle en était revenue depuis quelques jours, ce qui me mit à même d'avoir des nouvelles fraîches de ma petite Julie et de sa bonne maman qui y étaient restées. Cette campagne était trop éloignée de Lyon malheureusement pour que je pusse tenter d'en faire le voyage, malgré le désir que j'en aurais eu : je n'eus que le temps de faire une courte visite à mon beau-frère Curral et à son épouse et de regagner promptement mon hôtel, car les heures s'étaient écoulées rapidement dans ces visites.

Après le dîner, nous nous rendîmes au bateau, où nous avons eu soin de faire embarquer nos voitures. Nous nous tinmes dedans pendant tout le voyage, car elles remplissaient tout le bateau, mais nous y étions commodément. Nous ne fûmes contrariés par aucun obstacle et arrivâmes assez promptement à Avignon. Nous y éprouvâmes le désagrément de n'y point trouver de chevaux de poste, ce qui nous obligea d'y rester quelques heures pour en attendre le retour.

Nous avons quelques soupçons que l'expédition qui se préparait était pour l'Égypte (1). Ce qui nous confirma dans cette idée fut l'enlèvement de presque tous les ouvrages de littérature qui traitaient de ce pays-là. Ayant envie de nous en procurer quelques-uns, nous ne pûmes trouver chez tous les libraires de la ville que Volney, encore était-ce le seul exemplaire qui leur restât : ils nous dirent que les voyageurs qui avaient passé avant

(1) Dès le 31 mars, un article du *Moniteur* avait lancé cette hypothèse (*Histoire scientifique*, III, p. 37).

nous avaient enlevé tout ce qui s'y trouvait en ce genre. Cela nous fit faire quelques réflexions trop tardives peut-être, mais auxquelles cependant nous ne nous arrêtàmes pas beaucoup.

Nous avions eu le temps de nous faire servir à souper pendant que les chevaux arrivèrent. Nous les laissâmes reposer quelques temps, en suite de quoi nous fîmes atteler. Il pouvait être environ neuf heures du soir lorsque nous sortîmes d'Avignon. Il faillit m'arriver un accident au passage de l'Isère, dont les eaux étaient très fortes dans ce moment. Après avoir placé notre voiture sur le bac, le postillon jugea à propos de dételer. Il le fit sans nous prévenir : je me trouvais alors derrière la voiture au moment où, soulevant le brancard pour faire sortir le cheval, il n'eut pas assez de force pour faire contrepoids, de sorte que le derrière de la voiture se trouvant plus chargé que le devant, l'emporta et m'aurait infailliblement jeté dans la rivière si mon compagnon de voyage, qui s'en aperçut à temps, ne m'eût promptement retiré à lui. J'en fus quitte pour la peur, mais cet accident en entraîna un autre. En passant à Valence, nous avions été voir des dames de la connaissance de mon ami, qui nous avaient abondamment pourvus de vin de différentes qualités, que nous avions rangé dans la caisse de notre voiture qui, en renversant, en fit sortir les bouteilles, qui se cassèrent toutes, de sorte que, non seulement, nous eûmes le désagrément de perdre notre vin, mais encore celui d'être tout mouillés dans notre voiture et fort incommodés de l'odeur qu'il y avait répandue ; heureusement que ce n'était que du vin blanc.

Nous achevâmes notre voyage sans plus nous arrêter et sans le moindre accident, et arrivâmes à Marseille le 10 floréal (29 avril) à 4 heures du soir. Nous fûmes loger à l'hôtel de Beauveau, où était dans ce moment l'ordonnateur en chef Sucy. Mon ami s'empressa d'aller lui rendre visite et recevoir ses ordres ainsi que les instructions relatives à son service. Le premier jour se

passa en visite de cérémonie ; le lendemain, il en reçut l'organisation et entra en exercice dès ce moment.

Nous restâmes environ douze jours à Marseille, pendant lequel temps il reçut la visite de différents employés de son administration. Il en nomma encore plusieurs autres pour compléter son organisation et en fit arrêter le contrôle par l'ordonnateur en chef, qui fixa les appointements de chacun suivant leur grade, leur en fit délivrer des commissions et leur assigna les bâtiments sur lesquels ils devaient s'embarquer.

Quant à moi, je ne fus compris dans cette organisation que pour la forme, d'abord sous le titre de secrétaire et ensuite sous celui de caissier. Et, quoique je fisse en même temps les fonctions de l'un et de l'autre, je n'étais pas fort occupé. Je cherchais autant que je pouvais à prendre quelques connaissances dans la carrière que j'allais parcourir, ce qui me fut assez facile, car il se trouvait peu de gens instruits dans l'administration, ou, pour mieux dire, point. La plupart n'avaient jamais été employés dans cette partie. D'autres y avaient à la vérité déjà servi à l'armée d'Italie, mais, n'y ayant exercé que des emplois très subalternes, n'en étaient pas plus instruits que les autres. Je me vis donc obligé d'attendre du temps et de la pratique ce que je ne pouvais acquérir des lumières d'autrui.

Pendant le séjour que je fis dans cette ville, j'allais souvent au spectacle, mais moins pour le plaisir que j'y prenais que pour employer les soirées, car les acteurs étaient détestables, surtout pour un homme qui sortait de la capitale, où était alors réuni tout ce qu'il y avait de meilleur en talents dans ce genre. Ce n'était point prévention de ma part, car au rapport des habitants de la ville, depuis bien longtemps leur théâtre n'avait été si mal composé qu'il l'était dans ce moment. Le règne atroce et sanguinaire des Jacobins qui était encore en pleine vigueur dans cette malheureuse ville en avait éloigné tous les bons sujets.

AVENTURE QUI M'ARRIVA PENDANT MON SÉJOUR À MARSEILLE.

Un jour que je m'y présentai, il m'arriva une plaisante aventure qui prouve assez l'ignorance des habitants de cette ville et qui, eu égard au système de terreur qui y régnait, aurait été dans le cas de m'intimider, si je n'avais connu la cause de leur erreur et si je n'eûs pu facilement la détruire. Je présentai au bureau un écu de six livres pour prendre un billet : le receveur refuse mon écu, prétendant qu'il est faux, et me le rend pour lui en donner un autre, ce que je fais sans hésiter. Persuadé qu'il en serait la même chose, mais ne pensant point à ce qui devait en arriver, il me redemanda le premier écu que je lui avais donné, pour le confronter, disait-il, mais bien plutôt pour servir de pièce de conviction à la déposition qu'il allait faire contre moi. Je voyais son erreur, mais je faisais celui de ne pas m'en apercevoir. Après les avoir examinés quelque temps, il me demanda encore si je n'en avais pas d'autres. Je lui dis que j'en avais, mais que je croyais lui en avoir suffisamment donné pour payer un billet de comédie. Cependant, pour le mettre à son aise, je lui en donnai un troisième, qu'il prit et examina comme les précédents. Comme on voit, je lui fournissais des armes contre moi, mais j'avais envie de m'en amuser. Il sortit en me priant d'attendre un instant, disant qu'il allait revenir. Ce fut alors que je me doutai de ce qui allait arriver, mais, comme on verra, j'étais bien rassuré.

Pendant qu'il était absent, je vis venir près de moi un homme qui m'examinait avec beaucoup d'attention, mais dont le regard louche et farouche ne me laissa aucun doute de ce qu'il était. Il avait été envoyé pour me tenir compagnie dans la crainte, peut-être, que je m'ennuyasse d'attendre et que je cédasse ma place à un autre, car

la foule était grande. Enfin, je vis arriver mon homme aux écus, mais je ne fus pas peu surpris de le voir accompagné de quatre sbires et d'un officier de police, qui m'ordonna de le suivre. Je lui demandai, avec toute l'assurance d'un homme convaincu de son innocence, dans quel lieu il voulait me conduire et pour quelle cause. Il me répondit que c'était à la Municipalité et pour me justifier, si je le pouvais, sur la fausse monnaie dont j'étais porteur, ce qu'il disait en me montrant les trois écus qu'il tenait dans sa main. Je lui dis que cela était très facile et que, sans lui donner la peine d'aller plus loin, ayant été accusé devant le public, je voulais être justifié de même et lui prouver mon innocence et le peu d'habitude, sans doute, qu'avait le receveur de manier de l'argent, puisqu'il ne le connaissait pas, et que j'allais sur-le-champ lui donner les mêmes écus empreints d'une matière qui les lui ferait bientôt reconnaître. Je priai en même temps l'officier de m'en remettre un pour un moment, ce qu'il fit sans hésiter, à quoi je ne me serais pas attendu, mais j'en avais d'autres dans le cas qu'il me l'eût refusé. Je pris l'écu et, après l'avoir frotté sous mes pieds dans la crasse, je le présentai au public que je pris pour juge. Tous les spectateurs, qui, le moment d'avant, l'avaient cru faux, convinrent qu'ils s'étaient trompés. Étant revenu entre les mains de l'officier de police, il ne put s'empêcher d'avouer pareillement qu'il le croyait bon. Le receveur qui, sans doute, se trouvait piqué de ce que je lui avais dit qu'il le reconnaîtrait à la matière qui y serait empreinte, s'obstina toujours à dire qu'il ne le recevrait pas, mais n'osait cependant plus affirmer qu'il était faux. Pour achever de convaincre le public, et surtout l'officier de police qui semblait encore hésiter sur la conduite qu'il devait tenir, et faire taire quelques criards à bonnet de poil qui disaient que j'étais un étranger qu'il fallait provisoirement arrêter, je leur racontai que j'étais dans leur ville depuis quelques jours, logé à l'hôtel de Beauveau, qu'étant parti de Paris en

Poste, j'avais mis dans mon porte-manteau un peu d'argent, que le cahotement de la voiture avait occasionné le frottement des écus les uns contre les autres, qui, étant parvenus à ronger le sac, s'étaient répandus à travers le linge qui en était extrêmement endommagé, — ce que je prouvai en faisant voir un mouchoir de poche que j'avais sur moi, — que c'était ce frottement qui les avait rendus d'un brillant clair qui, à la vérité, ressemblait à du plomb bien décrassé, mais qu'il était cependant facile de reconnaître, au son, la différence du plomb à l'argent ; que si ces preuves ne suffisaient pas, je priais l'officier de police de m'accompagner dans mon hôtel qui n'était qu'à deux pas et qu'il verrait par lui-même les écus et le dommage qu'ils avaient occasionné. Mais il ne voulut pas d'autres preuves que celle que je venais de lui donner. Il me fit en quelque façon des excuses de m'avoir soupçonné et tout le monde étant entièrement convaincu, le receveur fut forcé de prendre mon écu et de me donner un billet.

Telle fut l'aventure qui m'arriva pendant mon séjour à Marseille, qui n'était rien par elle-même, mais qui aurait pu me causer le désagrément d'être traduit à la Municipalité à travers une populace effrénée, toujours portée à outrer les choses et qui, sur les apparences, m'aurait jugé coupable et aurait pu se porter à des voies de fait sur ma personne. Comme j'y voyais déjà certains individus bien disposés, si l'honnêteté de l'officier de police n'eût prévalu en ma faveur et s'il n'eût préféré reconnaître son erreur à l'opiniâtreté qu'il aurait pu mettre à me forcer de le suivre, sans écouter mes raisons. L'expérience m'ayant fait connaître à quoi je m'étais exposé pour avoir voulu laisser le receveur dans son erreur, je m'empressai le lendemain matin de ternir tous mes écus pour éviter le renouvellement de pareilles scènes.

ARRIVÉE À TOULON.

Nous restâmes encore quelques jours à Marseille. Ensuite nous reçûmes ordre de nous rendre à Toulon où nous devons nous embarquer. Nous fîmes cette route par terre, par le moyen d'un carrosse de louage qui nous y conduisit dans le même jour. Quelques affaires relatives au service nous y retinrent deux jours, qui nous parurent deux siècles, car il y avait une si grande affluence de monde dans cette ville qu'y avait attirée l'expédition qu'à peine y trouvait-on du pain pour vivre, et tout y était d'une cherté extraordinaire. Enfin Bonaparte y étant arrivé, le lendemain nous reçûmes ordre de nous embarquer. Notre destination était sur l'*Orient*, vaisseau amiral à trois ponts. Nous y fîmes transporter nos effets dans la matinée du 24 floréal (13 mai), et le soir nous nous y rendîmes suivant l'ordre que nous avons reçu.

EMBARQUEMENT SUR LE VAISSEAU L'*ORIENT*.

DESCRIPTION DE CE VAISSEAU.

Nous nous attendions de partir dans la nuit, car l'on avait donné les ordres les plus sévères pour que tout le monde fût embarqué ce jour-là. Des brigades de gendarmerie se promenaient dans la ville pour arrêter et conduire à bord tous ceux qui seraient trouvés dans les rues passé quatre heures du soir (1). Cependant, nous fûmes trompés dans notre attente, car l'escadre ne partit que le cinquième jour.

(1) Voir l'ordre du jour en date du 18 mai (DE LA JONQUIÈRE, *L'expédition d'Égypte*, I, p. 498).

Nous étions horriblement mal à bord de l'*Orient* et, pour me servir de l'expression, serrés comme des anchois dans un baril. Que l'on se figure, si l'on peut, un bâtiment dans lequel il y avait deux mille hommes de troupes de ligne, mille hommes d'équipage et plus de deux cents hommes, tant généraux qu'administrateurs et membres de la commission des arts, qui portait, en outre, cent trente-deux pièces de canon gros calibre (1), une quantité innombrable de munitions de guerre de toute qualité, des vivres, et des troupeaux de bœufs et de moutons pour la nourriture de tout ce monde pendant deux mois, et enfin tous les équipages et effets de chacun. Tel était le vaisseau l'*Orient* qui, malgré tous ces embarras, était encore le plus léger de l'escadre.

Bonaparte y avait un appartement complet pour lui seul, composé d'une chambre à coucher, d'une salle à manger et d'un salon. Il y mangeait seul avec l'amiral Bruyès.

Mon ami, que sa place mettait au rang des officiers supérieurs, mangeait à la table des généraux et premiers officiers de l'armée. Moi, qui n'avais ni titre ni place éminente, je mangeais à la seconde table, qui était celle de tous les officiers, aides de camp, administrateurs et quelques membres de la commission des arts.

Cette table était garnie au moins de deux cent cinquante couverts ; et, à raison du nombre, était servie assez frugalement. L'on s'y arrachait les morceaux de la main et l'on en sortait la plupart du temps avec plus d'appétit que lorsqu'on y était entré, car l'odeur des plats que l'on voyait passer à ses voisins et qui avaient eu le temps de disparaître, pendant que l'on achevait de boire un verre d'eau, ne faisait que l'exciter au lieu de le satisfaire. L'on était donc forcé de le concentrer, se

(1) L'*État général* de l'escadre donne, pour l'*Orient*, 120 canons et 1130 hommes d'équipage (DE LA JONQUIÈRE, I, p. 518).

promettant bien de s'en dédommager au prochain repas, ce qui cependant ne réussissait pas toujours (1).

La nuit, l'on était couché dans des hamacs sur trois rangs de file (2) : l'un était accroché au plancher, l'autre était sur la table, et le troisième par-dessous ; et l'on était si près les uns des autres que lorsque la mer était un peu agitée, le mouvement du vaisseau était dans le cas de vous jeter dans le hamac de votre voisin, qui tombait dans celui du sien, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui aurait été dans le cas de passer par le sabord, s'il se fût trouvé ouvert. Mais malheur à celui qui se trouvait par-dessous : il servait d'égout, il recevait toutes les immondices des deux qui étaient par-dessus lui, et qui quelquefois ne le ménageaient pas. Heureusement pour moi, j'étais accroché au plancher et, si j'étais mal le jour, au moins j'étais bien la nuit. Ceux qui se trouvaient couchés sous moi n'en étaient pas plus à plaindre, car, n'ayant la plupart du temps rien dans le ventre, ils étaient à l'abri de mes incongruités. J'ai fait réflexion par la suite que ce pouvait être pour cette raison-là que l'on nous faisait subir une diète si rigoureuse, à laquelle je ne pus cependant pas m'accoutumer, car je demandai et obtins la permission d'en sortir pour passer sur un bâtiment de transport.

(1) Certains textes parlent, en effet, « des plaintes sur la nourriture, et des querelles pour s'en procurer » (*Histoire scientifique*, III, p. 62). Le commissaire ordonnateur Jaubert signale « l'entassement où l'on était pour les logements et la maigreur des tables » (SIMON, *Correspondance de l'armée française en Égypte*, p. 33).

(2) Voir GALLAND, *Tableau de l'Égypte*, I, p. 5.

DÉBARQUEMENT DE L'*ORIENT*
POUR MONTER SUR LA *COLOMBE*, BÂTIMENT DE TRANSPORT.

J'étais resté trois jours à bord de l'*Orient*. J'en sortis le quatrième et descendis à terre pour m'informer au bureau de la marine quels pouvaient être les bâtiments de transport sur lesquels il y avait moins de passagers. En revenant, j'eus la satisfaction de trouver sur le port mon ami qui venait se joindre à moi. Mon exemple l'avait gagné et, quoiqu'il fût beaucoup plus à son aise que moi sur l'*Orient*, il ne laissait pas d'y être fort mal et crut qu'il ferait le trajet beaucoup plus librement et plus commodément sur un bâtiment de transport : c'est pourquoi en ayant obtenu la permission, il se hâta de venir me joindre avant que je ne fusse rembarqué. Je fus enchanté du parti qu'il avait pris, d'autant plus que cela me procurait le plaisir de faire la traversée avec lui, ce dont j'allais être privé un moment auparavant.

Nous eûmes le bonheur de trouver un bâtiment de transport nommé la *Colombe*, chargé de munitions de guerre, sur lequel il n'y avait que trois passagers, et nous deux faisions cinq. Comme nous étions les plus marquants, le capitaine, nommé Richaume, qui, quoique Marseillais, était très honnête et fort gai, nous plaça dans sa chambre, où nous fûmes parfaitement bien. Il eut les plus grandes attentions pour nous pendant la traversée ; c'est une satisfaction que je lui dois en reconnaissance des services qu'il nous a rendus. Il différait bien en cela de la plupart de ses confrères, qui sont ordinairement des gens durs et sans éducation, renfermés dans les bornes étroites de leur état. Ils croient tout savoir quand ils tiennent le gouvernail de leur bâtiment.

DÉPART DE L'ESCADRE ET TRAJET JUSQU'À MALTHÉ.

Le lendemain de notre arrivée sur la *Colombe*, qui était le 29 floréal (18 mai), à 2 heures du matin, l'escadre mit à la voile. Au coup de canon, qui fut tiré du vaisseau commandant le convoi, tous les bâtiments s'empressèrent de lever l'ancre et de suivre l'escadre. Le vent était très fort et contrariait beaucoup les manœuvres (1) ; la rade était couverte de bâtiments ; chacun travaillait de son côté à ne pas être des derniers. Il arriva dans cette circonstance ce qui résulte presque toujours d'une trop grande précipitation, une confusion. Plusieurs bâtiments se heurtèrent les uns contre les autres et se brisèrent en partie ; d'autres, pour éviter ce choc, prirent un plus grand détour du côté de terre et s'échouèrent. Nous fûmes au nombre de ces derniers et eûmes la douleur de voir partir tout le convoi et de rester en arrière, car, malgré tous les efforts que nous fîmes, réunis à ceux d'une chaloupe canonnière que le commandant du convoi nous avait envoyée, nous ne pûmes pas démarrer. Le vent nous avait jetés avec tant de force sur la côte que le bâtiment s'était enfoncé de plus d'un pied de profondeur dans un terrain gras dont il ne fut pas possible de sortir. Il nous fallut attendre que le vent qui nous était absolument contraire eût cessé. Il était environ minuit lorsque la marée ayant monté, nous sentîmes le bâtiment se soulever de lui-même. Alors le capitaine fit mettre à la voile de suite, et nous gagnâmes le large.

Sur le soir, nous rejoignîmes l'escadre, qui s'était arrêtée aux îles d'Hières, pour rassembler le convoi, qui

(1) Cf. *Histoire scientifique*, III, p. 56-57, 59 ; DE LA JONQUIÈRE, I, p. 531.

avait été entièrement dispersé par le gros temps qu'il avait fait la veille et donner le temps de rejoindre aux bâtiments qui avaient échoué ou éprouvé quelques dommages. Nous ne restâmes pas longtemps en panne : le convoi étant rassemblé, le commandant donna le signal et nous partîmes sans cependant savoir où nous allions, car les capitaines n'en étaient pas plus instruits que nous. Ils avaient ordre de suivre l'escadre, d'augmenter ou de diminuer de voiles lorsque le besoin l'exigerait (1) ; et, si, par hasard, un coup de vent les en écartait, de manière à ne pouvoir plus la rejoindre, ils étaient munis d'une lettre, chacun, qu'ils avaient ordre de n'ouvrir qu'à la hauteur de Malthe. Nous dirigeâmes donc notre route de ce côté-là.

Nous mîmes en panne vis-à-vis la Sardaigne et y restâmes environ huit jours. Nous y attendions les convois de Gênes et d'Ajaccio, qui avaient ordre de venir nous rejoindre à cette hauteur, mais ils s'y étaient rendus avant nous, et ne nous y ayant pas trouvés, ils avaient continué leur route jusqu'à la hauteur de Malthe où ils nous attendaient à leur tour (2).

La mer était parfaitement calme. Le convoi était tout rassemblé dans l'étendue d'environ deux lieues : l'escadre était à la tête, les frégates et autres bâtiments armés étaient sur les flancs et sur les derrières, et le vaisseau commandant était au centre. Environ trois cents bâtiments dans le meilleur état possible, dont les voiles d'une blancheur éclatante se faisaient apercevoir dans le loin-

(1) On a noté que les « bâtiments de tête devaient souvent mettre en panne pour attendre les paresseux » (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 9).

(2) C'est une erreur. Les convois de Gênes et d'Ajaccio avaient rejoint ; le convoi attendu en vain est celui de Civita-Vecchia (*Histoire scientifique*, III, p. 60-61 ; DE LA JONQUIÈRE, I, p. 543, 544, 546, 548-550, 554, 555, 557, 575 ; GALLAND, *Tableau*, I, p. 8 ; RYME, *Histoire*, p. 18 ; *Journ. de Kléber, Rev. d'Égypte*, février 1895, p. 580).

tain sous différents points de vue, offraient au lever et au coucher du soleil le plus beau spectacle que l'imagination puisse se former, et donnaient en même temps l'idée la plus avantageuse d'une telle expédition (1).

Quand on réfléchissait que les plus grands hommes de la France en étaient à la tête, que l'on y comptait dans le militaire les Bonaparte, les Kléber, les Desaix ; dans les sciences, les Berthollet, les Monge, les Fourier ; dans les arts, les Compté, les Dutertre ; et une infinité d'autres dans tous les genres qu'il serait trop long de rapporter et que l'on avait recherchés avec les plus grands soins, la majeure partie tirée de l'Institut national de France ; quand on calculait l'immensité d'attirails et munitions de guerre en tout genre que l'on avait embarqués, les dépenses énormes que l'on avait faites pour cette expédition et le secret impénétrable qui en couvrait les moindres démarches, on voyait dans tout cela les plus grands projets, mais en vain cherchait-on à les deviner, l'imagination s'égarait.

Lassée d'attendre, l'escadre donna le signal et continua sa route. Elle arriva le 23 prairial (11 juin) à la

(1) « Rien n'était beau comme la marche de la flotte. C'était comme une Venise flottante, sous un beau ciel, la douce température du printemps » (SANGLE-FERRIÈRE, *Souvenirs de l'expédition d'Égypte*, p. 23). — « Que notre marche était majestueuse ; quel magnifique coup d'œil ! » (MIOT, *Expédition en Égypte*, p. 6.) — « Rien n'était beau comme le spectacle que déployèrent l'escadre et le convoi aux yeux des Siciliens qui partageaient, avec tous les habitants des côtes de la Méditerranée, l'inquiétude que donnait la destination inconnue de cet immense armement. Frappées des rayons du soleil levant, ou couchant, quatre cents voiles présentaient l'aspect d'une grande ville flottante, et s'avançaient avec une majesté imposante. » (MARTIN, *Histoire de l'expédition française*, I, p. 147-148.)

Voir encore : GALLAND, *Tableau*, I, p. 8 ; *Journal du canonnier Bricard*, p. 303 ; DÉHÉRAIN, *Un officier de l'armée d'Égypte*, *La Géographie*, XXX, p. 185 ; DÉHÉRAIN, *Hist. de la nation égyptienne*, V, p. 244, 246 ; NEL, *Préparation de l'expédition d'Égypte*, p. 40.

vue de Malthe (1). Tout le convoi mit en panne à environ deux lieues de la ville, tandis que l'escadre, après avoir fait branle-bas, s'avança jusqu'à la portée du canon.

Le soleil était couché et le peu de jour qui restait ne permettait pas de faire grand'chose, mais, pendant la nuit, les troupes qui étaient sur l'escadre effectuèrent leur débarquement sur plusieurs points de l'île et, à la pointe du jour, nous les vîmes repousser le peu d'ennemis qui avaient cherché à s'opposer à leur descente, et attaquer les forts qui faisaient un feu continu sur elles. Ils furent bientôt emportés et nos troupes, ne trouvant plus aucune résistance, s'avancèrent rapidement dans l'intérieur de l'île et s'emparèrent des villages qu'ils y trouvèrent. La terreur qui les devançait partout en avait fait replier presque tous les habitants dans la ville.

Cependant le convoi, s'étant rapproché de terre, entra dans la rade de Saint-Paul (2). Ce fut là où nous reçûmes ordre de débarquer, ordre que nous attendions avec d'autant plus d'impatience qu'il nous paraissait s'être écoulé une année entière depuis que nous avions quitté la terre. Nous y descendîmes donc : et, à travers la campagne, nous gagnâmes un village appelé Beckackara (3), dont nos troupes s'étaient emparé et où s'était d'abord établi le quartier général. Nous avons fait près de trois lieues de l'endroit où nous avons pris terre, par un chemin très fatigant, toujours à travers les pierres et par une chaleur excessive, sans pouvoir trouver une goutte d'eau ; heureusement, nous en trouvâmes à ce village, ce qui nous remit un peu, car nous étions exténués de fatigue : c'était vers le milieu du jour, et il est

(1) La flotte arrive devant Malte le 21 prairial et le débarquement commence dès le lendemain (*Histoire scientifique*, III, p. 86 ; DE LA JONQUIÈRE ; I, p. 577).

(2) Cf. DE LA JONQUIÈRE, I, p. 588.

(3) Bircarcara : *Histoire scientifique*, III, p. 87 ; MIOT, p. 8.

peu de pays où la chaleur se fasse sentir avec autant de force que dans cette île.

Nous trouvâmes ce village très agréable, situé sur une élévation d'où l'on domine de fort loin. Les maisons y sont très bien bâties et avec beaucoup de goût. Il y a partout une quantité de maisons de plaisance qui appartiennent à des propriétaires de la ville, qui n'en est éloignée que d'une lieue. Ce fut dans une de ces dernières que nous fûmes logés ; elle n'était pas habitée, mais elle paraissait appartenir à quelqu'un d'aisé. Elle était petite, mais très commode ; les appartements en étaient fort propres et bien distribués, les peintures très fraîches, mais il n'y avait pour tous meubles que des chaises et un bois de lit. Il y avait aussi un fort joli jardin où l'on entrait par le salon. Nous y trouvâmes abondance de figues et surtout des citrons, dont nous fîmes d'excellente limonade.

Pendant que nous nous reposions fort tranquillement, notre armée ayant triomphé de tous les obstacles qu'elle avait rencontrés, s'était avancée jusqu'aux pieds des remparts de la ville. Bonaparte l'avait déjà sommée de se rendre et la menaçait de faire débarquer sa grosse artillerie et d'en foudroyer les remparts, si elle s'obstinait à faire résistance plus longtemps. Mais il sentait bien que ce ne serait pas la voie la plus courte ni la plus sûre : aussi, depuis longtemps avait-il des agents secrets dans cette ville, qui avaient tellement travaillé les esprits que ce ne fut que pour la forme qu'elle fit quelque résistance, ou pour donner le change à ceux qui n'étaient pas dans le complot (1).

On prétend même que le Grand-Maître, voyant l'impossibilité de réunir les esprits à la défense de la ville et

(1) Il y avait quelque temps déjà que des négociations secrètes avaient été entamées à Malte (MIOT, p. 9 ; *Histoire scientifique*, III, p. 19, 80 ; SIMON, p. XLII ; DE LA JONQUIÈRE, I, p. 38, 50-51, 125, 262, 653, 594, 599-600 ; RYME, p. 6, 20-21 ; GALLI, p. 21 ; NICOLAS AL-TURKI, p. 5).

craignant une insurrection, fit assembler le Conseil et fut le premier à proposer de se rendre. Mais plusieurs chevaliers, qui n'étaient guidés que par l'honneur et la haine qu'ils portaient à la nation française, s'y opposèrent fortement et soutinrent qu'il fallait se défendre jusqu'au dernier et s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre. Quoique moins nombreux, leur opinion prévalut. Mais ce ne fut pas pour longtemps, car le Grand-Maître s'étant fait rendre compte de la situation de la place, elle se trouva dépourvue de tout, surtout de poudre dont il n'y avait pas pour huit jours : ceux qui avaient été chargés des approvisionnements avaient été gagnés. Il n'y avait point d'argent dans le Trésor et, depuis longtemps, les troupes n'avaient pas été payées ; elles avaient déjà manifesté leur mécontentement à cet égard, et aucun moyen de les satisfaire dans un moment où l'on avait tant besoin de les ménager. Enfin, l'on revint aux avis, et, malgré l'opposition de quelques-uns, il fut décidé que l'on enverrait sur-le-champ auprès de Bonaparte et que l'on chercherait à en obtenir les meilleures conditions possibles.

Mais pendant ce temps-là, il arriva dans la ville ce que le Grand-Maître avait prévu. Le peuple, ne sachant point ce qui s'était passé au Conseil et voyant les chevaliers se rendre chacun à leur poste, crut que l'on avait pris la résolution de se défendre et commença à s'insurger. Les troupes, qui n'avaient pas plus envie de se battre, s'en mêlèrent et tournèrent leurs propres armes contre les chevaliers qui les commandaient ; il y en eut même plusieurs qui furent tués (1). En vain, le Grand-Maître assurait qu'il attendait les propositions de Bonaparte et que l'on était tout disposé à la paix, le tumulte croissait toujours, lorsqu'enfin le citoyen Junot, premier aide de camp de

(1) Sur les échauffourées qui se produisent alors à Malte voir : *Histoire scientifique*, III, p. 82-83, 93 ; MARTIN, I, p. 156 ; DE LA JONQUIÈRE, I, p. 605-606, 613.

Bonaparte, entra dans la ville et remit au Conseil les conditions qu'il leur offrait (1). Elles furent acceptées sans balancer et Bonaparte fit son entrée dans la ville à la tête de ses guides à six heures du soir.

REDDITION DE MALTHE. CE QUE J'Y FIS PENDANT MON SÉJOUR.
DESCRIPTION DE LA VILLE.

Cette conquête, l'une des plus grandes par son importance, ne lui coûta que cinq à six grenadiers (2) et une journée de temps, car il y fit son entrée le même jour qu'il avait débarqué. Nous en reçûmes la nouvelle le soir même, mais il était trop tard pour nous mettre en route. Le lendemain, à quatre heures du matin, nous nous réunîmes plusieurs ensemble et partîmes.

Arrivés à Malthe, nous nous empressâmes de nous rendre à l'assemblée des notables, qui était une espèce de municipalité, que Bonaparte avait formée le soir même de son entrée. Mon ami s'y fit connaître et demanda un logement convenable à la place qu'il occupait, prévoyant bien qu'il aurait à travailler dans cette ville. Nous eûmes le bonheur d'y trouver un chevalier de Malthe qui, certain de ne pouvoir se dispenser de loger quelques Français, attendait au bureau qu'il se présentât quelqu'un qui lui convînt. Dès qu'il nous aperçut, nous parûmes faire son affaire : il vint à nous et nous pria d'accepter un logement chez lui. Flattés de cette préférence qu'il semblait nous donner, nous l'en remerciâmes et promîmes de lui être à charge le moins qu'il nous serait possible.

(1) Cf. *Hist. scient.*, III, p. 92 ; DE LA JONQUIÈRE, I, p. 596.

(2) «Trois hommes tués et cinq ou six blessés», dit le rapport officiel de Berthier (DE LA JONQUIÈRE, I, p. 596).

En nous conduisant chez lui, il nous fit la confidence qu'il avait deux de ses parentes qui logeaient avec lui et qui seraient bien aises de nous voir, car elles redoutaient fort d'y voir venir quelques militaires. Nous le priâmes de les rassurer de notre part, qu'elles n'auraient point ce désagrément, que, n'ayant point affaire aux militaires, il n'en viendrait jamais chez elles. En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes. Il nous mit en possession de l'appartement qu'il nous avait fait préparer, nous renouvela ses offres de service, et nous demanda la permission de nous présenter ses parentes, qui, disait-il, devaient être extrêmement inquiètes. Nous lui dîmes que nous serions enchantés d'en faire la connaissance et nous passâmes avec lui au salon où nous les vîmes paraître un instant après. L'une pouvait avoir environ trente ans, et l'autre, qui était sa nièce, n'en avait guère que seize à dix-huit, mais elles n'étaient jolies ni l'une ni l'autre. Elles étaient effectivement un peu troublées. Nous parvîmes cependant bientôt à les tranquilliser, en les assurant qu'elles n'avaient absolument rien à craindre et, qu'au surplus, nous les priions de vouloir nous accepter pour leur sauvegarde, que nous ferions en sorte de mériter cette faveur. Quand elles furent tout à fait rassurées, elles nous prièrent de ne pas chercher d'autre table que la leur, ce que nous acceptâmes avec d'autant plus de plaisir qu'il nous aurait été très difficile de faire autrement dans une ville où la terreur du nom français s'était répandue à un tel point que l'on n'aurait pas trouvé un morceau de pain à acheter. Après être restés environ une demi-heure dans la compagnie de ces dames, nous rentrâmes dans notre appartement.

Mon ami, en sa qualité d'Agent en chef, ne put se dispenser d'aller sur-le-champ rendre sa visite à l'Ordonnateur en chef et lui demander s'il avait quelques ordres à lui donner pour son service. Il en rapporta un qui lui enjoignit de se mettre en possession de tous les effets et matières propres à l'habillement, équipement,

harnachement et campement de l'armée, qui pouvaient se trouver dans les magasins appartenant à l'ordre de Malthe.

Comme Agent en chef, il ne pouvait pas se charger lui-même et à son nom de l'exécution de cet ordre, ne pouvant avoir de comptabilité en matière. Il fallait donc qu'il désignât un garde-magasin de son administration et qu'il lui donnât l'ordre de s'en charger. Après avoir cherché sur le contrôle celui qui en serait jugé le plus capable et en qui il pût mettre sa confiance, il n'en trouva pas qui lui convînt. C'est pourquoi, après quelque réflexion qu'il me communiqua, il me fit la proposition de m'en charger moi-même avec le titre de garde-magasin général qu'il se faisait fort de m'obtenir de l'Ordonnateur en chef, en m'observant que cela ne nous séparerait point et nous mettrait dans le cas de faire aller tout le service par nous-mêmes. Je goûtai ces propositions et, malgré l'énorme responsabilité dont j'allais être chargé et que je sentais fort bien, quoique connaissant très imparfaitement cette partie, je me décidai à accepter, après toutefois qu'il aurait obtenu ma nomination, ce qui ne lui fut pas difficile, car le soir même, ayant eu un moment d'entretien avec l'Ordonnateur en chef, il l'obtint et m'en apporta la commission.

Je fus donc nommé garde-magasin général de tout le service, le jour de mon entrée dans Malthe, et c'est de cette époque que commence ma carrière administrative, car, jusqu'alors, je n'avais point encore été occupé sérieusement. Ma commission fut cependant datée du 15 floréal an VI (4 mai 1798), époque de l'organisation. Elle avait été ainsi antidatée, parce que je devais avoir été chargé du service depuis Marseille, où il s'était fait quelques opérations ainsi qu'à Toulon.

M'étant muni des autorisations nécessaires, je me transportai dans les magasins militaires appartenant à l'ordre et, après m'être annoncé à ceux qui en étaient chargés, je me fis rendre compte de tout ce qu'ils con-

tenaient. J'en fis la reconnaissance et en dressai des procès-verbaux d'inventaire. Il s'y trouva beaucoup de matières premières, telles que des toiles de toutes qualités, quelques pièces de damas de diverses couleurs, des galons en or et en argent, mais peu d'effets confectionnés, beaucoup de gibernes et une infinité d'objets de peu de valeur. En un mot, il y eut la charge complète d'un bâtiment. Au fur et à mesure de reconnaissance, je faisais emballer et charger et, malgré toute la diligence que j'y apportai, je ne laissai pas d'y être occupé tout le temps que je restai à Malthe, ce qui me priva de voir ce qu'il y avait de remarquable dans cette ville.

J'étais logé dans un des plus beaux quartiers de la nouvelle ville, nommée Lavalette, du nom d'un Grand-Maître qui en jeta les fondements après la résistance opiniâtre qu'il fit paraître dans un siège qu'il soutint contre les Turcs. Cette ville est fort belle et bien bâtie ; les rues sont larges ; les maisons hautes de deux et trois étages sont bâties avec goût et très bien alignées. J'ai remarqué qu'elles avaient presque toutes de grands balcons à l'extérieur dans le genre oriental, ce qui nuit un peu à la symétrie, mais qui est très commode pour les locataires ; ces balcons sont vitrés et entourés de jalousies ; ils procurent beaucoup d'air aux appartements et, sans être obligé de se mettre à la fenêtre extérieurement, l'on peut voir tout ce qui se passe dans la rue de dessus son siège. Le Palais du Grand-Maître, situé sur la grande place, n'offre rien de remarquable ; l'édifice est d'une grande étendue et d'une belle simplicité. L'église de Saint-Jean n'en est pas éloignée : elle est fort belle et très riche et, au rapport des connaisseurs, ne le cède en rien aux plus belles de Rome. Je n'essaierai pas d'en détailler les beautés, le temps ne m'a pas permis de l'examiner à loisir. Son pavé, qui est une mosaïque de marbre, m'a surtout frappé, ainsi que les mausolées de plusieurs Grands-Maîtres, qui sont d'une grande beauté et qui ont dû coûter des sommes

immenses. Il y avait une lampe en or pur, au milieu du chœur, qui était d'un poids énorme, dont nous nous sommes emparés, ainsi que beaucoup d'autres objets semblables, qui enrichissaient cette église (1). L'extérieur n'offre rien de remarquable. Mais ce sont surtout les fortifications qui ont le plus attiré notre attention. La plupart sont naturelles et formées par le roc sur lequel est bâtie toute la ville ; trois remparts d'une force extraordinaire et tout hérissés de canons, en forment l'enceinte ; les fossés en sont si profonds et tellement battus par les forts et les bastions qu'il paraîtrait impossible d'en tenter l'escalade. Sans contredit, cette ville peut être regardée comme une des plus fortes places de l'Europe.

(1) L'enlèvement des objets d'or et d'argent du Trésor de l'église Saint-Jean fit l'objet d'un arrêté ; le tout fut transformé en lingots et converti en monnaie au Caire (*Histoire scientifique*, III, p. 96 ; IV, p. 115 ; MARTIN, I, p. 162-163 ; SIMON, p. 76 ; DE LA JONQUIÈRE, I, p. 622, 643-644, II, p. 563 ; *Le trésor de Malte. Revue des études napoléoniennes*, octobre-novembre 1933, p. 249 ; *Journ. de Bricard*, p. 308).

LA PAIX DU SOIR

(SUITE).

IV

17 décembre 1939.

J'ouvre de nouveau le cahier sur lequel, à Villefranche, je commençais de penser pour moi-même à haute voix, le pauvre petit cahier, où j'ai couché, dans sa douleur et sa honte, mon âme. Trois mois déjà !... Comme tout cela est loin ! La guerre nous a pris, mais sur le secteur, aujourd'hui tranquille, où nous attendons, depuis des jours et des jours, un ordre de marcher qui n'arrive pas, chacun a le loisir d'occuper son esprit à des rêves ou à des divagations, ou tristes ou réconfortantes. L'immobilité pèse à tous, c'est-à-dire un terrible ennui, un vide difficile à combler. Mes camarades ne se plaignent pas. La plupart sont tout jeunes, et n'ont rien à oublier, et ils ont le temps d'attendre. Ils ne pensent pas à la mort, et celle-ci qui, peut-être aujourd'hui ou demain, les emportera, ils l'acceptent dans une exaltation que leur pureté nous rend sacrée. Nous qui avons vécu et dont les jours sont remplis de rumeurs qui nous suivent, d'actes dont nous sommes les prisonniers, nous savons que la vie a un prix inestimable, et que, même quand elle nous a déçus, elle laisse

intacte une réserve d'espérance obstinée. Nous ne pouvons plus oublier ; voilà une impossibilité pour qui a l'habitude de l'examen de conscience. Par l'oubli, on obtient sans doute l'avantage éphémère de tout concentrer sur le présent, mais rompre les ponts, aussi bien ceux qui nous relient au passé qu'à l'avenir, suppose une grande misère d'âme. Les meilleures joies, fussent-elles mêlées d'amertume, nous viennent du souvenir quand il a assez de force pour que ce qui fut, bonheur ou peine, garde l'odeur de la vie.

J'espérais que le malheur de la guerre tuerait ma souffrance et que j'y trouverais une sorte de purification. Me donnant à une cause immense qui dépasse les possibilités de chacun, offrant ma vie, j'ai cru que je guérirais. Seule l'action continue, le mouvement qui ne laisse plus le temps de songer à soi, est le vrai remède, mais notre inaction dans ce coin calme, loin de la bataille, nous rend à nous-mêmes et je retrouve le fil qui me rattache étroitement à tout ce dont je désirais me détacher.

Ne devant rejoindre mon régiment qu'au troisième jour de la mobilisation, j'ai passé par Paris. Sonia, avertie par moi, vint à la gare. Émue et un peu grave, elle se jeta dans mes bras :

— Pierre, c'est affreux. Tu vas partir, est-ce que je te reverrai ? Et que deviendrai-je sans toi ? Pierre, n'en doute pas, tu es ma vie. Toi seul comptes, et cela je crois que tu ne l'as jamais compris. Je suis malheureuse et je m'en veux que, si étroitement mêlés, nous nous soyions tenus loin l'un de l'autre. Qu'ai-je fait !

Dans le taxi qui nous emportait, elle se collait à moi, pleurait sur mon épaule, elle avait un magnifique visage de désespoir. Je ne savais que penser. Par quel étrange retour de ses sentiments, comprenait-elle enfin la folie de l'entente qui avait fait de notre amour une horrible liaison ? Ou, sous le choc de l'événement qui nous séparait, dans un mouvement de tendresse, se laissait-elle

aller au délire de son imagination? Je ne m'attardais pas à comprendre. Ce qui importait, en cet instant, c'est sa présence, et Sonia me plaisait mieux dans ses larmes et l'innocente furie d'un désespoir dont j'étais l'objet.

Elle me donna toute sa nuit, la dernière que nous devions passer ensemble. Je ne me lassais pas de la regarder, nos caresses avaient la triste douceur de ce qui va finir. Les heures passaient, enfiévrant encore nos fièvres, je ne voulais rien perdre de ces minutes, il fallait que mes yeux s'emplissent de son image nue et que chaque détail, comme une adorable brûlure, s'inscrivît dans ma chair. Je me reportais au premier soir de notre rencontre quand je l'emmenai, il y a trois ans, farouche, dans ce même appartement, et qu'elle se refusa. A présent, Sonia avait une beauté plus épanouie. Ses formes étaient pleines, sans rien perdre de leur grâce. Elle était l'image même de la plus aiguë volupté. Sur le drap, tard assoupi, je contemplais le dessin de son beau corps, la courbe des hanches, la fine coupole des seins et la fraîche guirlande des bras. Voilà ce que j'aimais, voilà ce que, par sa faute, j'aimais seulement. Je sentais que mon amour n'allait pas plus loin et que de cette femme, qui s'abandonnait avec tant de complaisance, dont chaque étreinte me plongeait dans une ardente ivresse, je ne saurais retenir autre chose que le plaisir que j'en tirais, une fièvre coupable, une joie réprochée.

Longtemps je la regardai dormir et mes mains touchaient ses longues jambes d'un galbe charmant. Elle m'avait tenu serré contre elle et partagé mon exaltation ; maintenant j'étais triste et désemparé. Après les longues méditations de Villefranche, je percevais avec une clairvoyance douloureuse la faillite de ma vie sentimentale. Un avertissement secret m'a rendu plus attentif aux voix que j'avais négligé d'écouter et dont je fuyais, au contraire, la sévère harmonie. Je constatais la pauvreté d'une passion dont les résonances ne créaient aucune atmosphère, mais fermaient toutes les issues sur le monde de l'esprit.

Nous sommes partis par un matin gris et pluvieux. Sonia était venue m'accompagner à la gare et son émotion était réelle. Singulière petite fille qui avait voulu arranger sa vie comme elle l'entendait et qui m'avouait aujourd'hui, avec franchise, son erreur. L'orgueil l'avait perdue, et aussi son étrange conception de la vie. Elle se sentait, moi partant, accablée par la solitude.

— De te savoir à Paris, m'avait-elle dit, me suffisait. Je te voyais, nous avions nos nuits, et lorsqu'un jour ou deux se passaient sans te voir, j'accourais vers toi de toute mon ardeur. Ni mes amis, ni les amusements, les frivolités, toute la dissipation d'une existence dont j'avais cru me contenter, rien, rien ne me détachait de toi. J'ai l'impression, Pierre, de t'avoir trompé sur moi-même et je ne t'ai pas fait comprendre que mon amour était aussi douceur et tendresse.

Ce furent ses dernières paroles avant que le train, rempli de soldats, ne s'ébranlât. Sur le quai, des femmes pleuraient ou souriaient timidement. Que de souffrances et de courage s'éprouvaient ce matin-là, sous mes yeux, au départ de ces pères, ces époux, ces frères ou ces fils qui s'en allaient fiers et graves, vers l'obscur destin. Moi je n'avais personne que Sonia et entre nous aucun lien de sang. Ma tristesse s'en accrut et j'ai senti que Sonia, qui avait pris en moi une si grande place, m'était en somme étrangère. Je la regardais s'éloigner, agitant son mouchoir, de plus en plus petite, et bientôt elle ne fut qu'un point dans le brouillard, et ce fut fini.

Le paysage de septembre qui nous accompagnait était d'une indicible mélancolie. Dans le train, malgré le bruit des conversations et les rires, il n'y avait pas de joie véritable. Confusément, nous étions tous à l'unisson, et la guerre, sans nous effrayer, mettait en nous une rude et silencieuse angoisse. Plus âgé que la plupart de mes camarades de régiment, je comprenais mieux l'épouvante des heures à venir ; d'ailleurs, je n'étais soutenu par aucune de ces chaudes affections qui sont une raison de

vivre, de lutter, je n'avais guère d'amis, je n'aimais même pas d'une volonté résolue mon métier. Quoi ! une femme comme Sonia, un amour comme celui qui m'avi-lissait, est-ce assez pour remplir la vie d'un homme dont l'éducation chrétienne, l'esprit de méditation, le sens de l'honneur, exigeaient qu'il fût utile à soi et aux autres, et qu'il eût le souci de son âme ? Je n'avais pour me soutenir que l'idée d'une France menacée, de cet ensemble de choses magnifiques et rares, qui font de mon pays le plus beau pays du monde, le plus riche par son histoire, le plus envié, celui qui a su, au prix de quels efforts se créer la plus parfaite unité. Pour lui, je mourrais si c'est nécessaire, mais je voudrais pouvoir, à l'heure de la mort, évoquer des êtres chers, des affections, je ne sais quoi de palpitant, et qui ne fût point du seul domaine de l'esprit.

J'ai quitté Sonia sans regret, je me suis arraché avec une sombre joie à l'enfer de mon épouvantable plaisir. Je sais que sa pensée m'occupera encore et que je n'ai pas fini de la désirer, mais l'effort de partir ne m'a pas beaucoup coûté. Serais-je sur le chemin de la guérison ? Pourtant, Sonia m'a semblé bien changée et je n'aurais pas eu à lutter longtemps pour la décider à vivre avec moi et à recommencer notre amour sur un meilleur départ. Mais est-ce que j'y tiens encore ? Suis-je certain que ce ne serait pas une autre folie ? Je ne sais pas, je ne sais plus... Je ne crois même pas que mon amour résisterait à une nouvelle épreuve. En moi, une lassitude insurmontable me fait envisager avec sérénité l'aventure où se dissolvait le meilleur de moi-même. La guerre nous oblige, malgré tout, à réfléchir. Elle nous donne des clairvoyances soudaines et nous munit de force. La vie n'est pas un plaisir, le soldat le comprend mieux, et tout ce qui n'est pas essentiel paraît dès lors insignifiant.

J'étais fait pour aimer. J'étais porté vers un grand amour, le plus grand de tous. Une lumière se lève qui

dissipe peu à peu les ténèbres où je m'enlissais. Peut-être n'ai-je aimé que Dieu le long de mes années souillées. La pure image s'était momentanément effacée derrière des images impures, et voici qu'elle reparait avec un éclat qui rejette dans l'ombre ce qui venait d'elle. Je suis comme l'enfant qui regarde et ne sait pas voir, incapable de saisir les rapports. La beauté, du moins un certain aspect plus subtil de la beauté, lui échappe, et ses yeux ne perçoivent pas le merveilleux mystère des choses. Le monde sensible, comment saurait-il en goûter les nuances et aimer le poids des souvenirs sur les éléments épars autour de lui? A vingt ou trente ans de distance, s'il revoit les lieux anciens, il les reconnaît dans leur dessin schématique, mais qu'ils sont chargés de substance invisible et poignante! Surprise de l'homme enrichi par la vie et ses aventures. De même, si j'évoque mon âme de jadis et ma ferveur catholique, je ne retrouve pas la douce innocence qui tissait autour de mes jeunes années un rideau de lumière, mais la nostalgie de ce temps d'exaltation si pure, d'ardeur si noble, me fait retrouver mes propres traces et me remet dans mon sillon. Le passé récent dresse sa masse informe. Une espérance me soulève et m'entraîne, mais aurai-je assez de courage pour déchirer la tunique infâmante et courir, comme ce nuage rapide qui, dans le ciel, s'en va, léger, vers un horizon plus lumineux?

On nous déplace souvent, et nous allons d'un endroit à l'autre avec le paradoxal espoir du baptême du feu. Guerre étrange qui s'immobilise dans l'attente. A la longue, l'énervement gagne les hommes et un ennui intolérable nous soulève contre cette pause prolongée. Sans doute, nous nous arrangeons tant bien que mal pour ne pas nous laisser gagner par l'irritation. Nous lions des camaraderies, des amitiés naissent. La mobilisation m'a fait sergent et les quelques hommes que je commande, je tâche de leur faire sentir combien je suis

près d'eux. Ce sont de braves gens, pour la plupart des paysans impétueux et francs. Parmi eux, un jeune étudiant à l'âme transparente a gagné mon affection. Il vient tout droit de sa province et il se raconte avec une touchante ingénuité. J'apprends qu'il vit avec sa mère et qu'il aime une amie d'enfance.

— Nous nous marierons dès que nous pourrons, si je reviens. Elle est bonne, sergent, et si pure. Le matin de mon départ, nous avons communiqué ensemble. Pensez combien la vie sera belle, au retour, quand nous serons victorieux. Entre ma mère et ma femme, il y aura pour moi, dans ma maison, plus de bonheur que je ne mérite.

Ah! le gentil garçon qui compose un rêve si sage et ne complique rien. A l'ombre de l'église, il a installé un futur bonheur. Il est bien de chez nous, cet enfant raisonnable, tout réchauffé de tendresse, et qui reporte sur la vie sa joie innocente. Sa gaieté, son entrain le font aimer de tous ses camarades, et il est serviable. Il suffit qu'il devine chez l'un d'eux un moment de dépression, pour qu'il s'amène et le console, et lui donne un peu de son cœur. Son optimisme agit sur nous tous, et c'est merveilleux cette foi agissante, cette force qui vient d'une âme claire.

Je l'interroge :

— Jacquart, dis-moi, tu n'as jamais eu de doute?

Il rit de son bon rire joyeux :

— Mais non, sergent, je crois en Dieu comme en vous. Je le sens en moi, autour de moi, partout, et c'est rudement facile ensuite de bien se conduire.

Après de cet enfant, je me vois pauvre, moi qui veux comprendre, à qui le mystère de la divinité n'apporte guère de conviction fulgurante. Je crois... et j'hésite, je ne suis pas inondé par la grâce, je ne connais pas cet état d'euphorie chrétienne qui apaise l'esprit et limite ses divagations. Quand je pense à Jacquart, j'ai honte aussi de mon impureté. Anne-Marie, sa douce

fiancée, je l'imagine sous les traits d'une Française, pas très belle, mais fine et mesurée, audacieuse pour servir, timide dans le plaisir, créant, par son sourire et son activité mûrie, la vraie température de l'amour conjugal. Non, Sonia ne m'a pas apporté ce que j'attendais : l'harmonie morale. J'ai délaissé le clavier du cœur et n'ai joué que de celui des sens, j'ai oublié la notion du devoir et me suis livré, pieds et mains liés, à la plus absurde et basse fantaisie.

Sonia m'écrit. Ses lettres sont pleines de cris ardents et de passion démesurée. Elles me déroutent, comme un chant déplacé, et en même temps avivent mon regret du désaccord qui fit de nous de pitoyables amants saturés de solitude et d'ombre maléfique. Je ne la comprends plus. Si j'ai admis, par un lâche renoncement, le partage odieux, aujourd'hui je ne peux plus effacer ma rancœur, y substituer une confiance impossible. Elle m'écrit que si je voulais, elle renoncerait à une indépendance qui, à l'épreuve, s'est révélée inutile et ne lui a apporté que déception. « Plus esclave que jamais, me voici soumise, ajoute-t-elle, non seulement à la fantaisie de mes compagnons, mais aussi, et ce n'est pas moins grave, à mes caprices changeants. » Elle apporte à me convaincre une chaleur, une insistance qui ne me touchent guère. Je me dis que si je la croyais, je signerais pour toujours mon abdication et qu'au moindre remous de cette âme sans humilité vraie, je respirerais à nouveau l'odeur de la fange et perdrais mes dernières défenses. Mes réponses qui sont chaleureuses, mais réticentes sur l'essentiel, l'irritent. « Je consens à te sacrifier mon orgueil, écrit-elle, tu retrouveras la Sonia de tes rêves. » Elle s'étonne que loin d'elle je sois si fort ; elle oublie que je n'ai plus pour m'envoûter la promesse proche de son corps. Non, j'ai goûté aux délices d'une chose belle, mais je n'ai pas senti sa qualité morale et je sais désormais combien sont fausses les joies sans délicatesse et quel est le prix du tumulte qui n'est que bruit, des caresses qui ne sont

qu'assouvissement. Je lui écris que j'ai la nostalgie de nos étreintes et j'évoque, avec une minutie qu'elle doit peut-être mépriser, les détails de notre sensualité. Je rabaisse volontairement son effort pour s'élever et j'ignore ses scrupules soudains. Mon malheur est que je n'attends d'elle que du plaisir. Ainsi un dialogue s'est engagé et nos voix ne sont pas à l'unisson. Nous ne découvrirons plus jamais le rythme qui aurait pu nous unir. J'écarte le brûlant souvenir de cette femme de qui je peux me défendre aujourd'hui et je bénis la circonstance qui crée l'obstacle insurmontable. Alors, apaisé, un livre à la main, je vais sous un arbre sans feuilles, sur un tertre voisin, d'où la vue s'étend sur un paysage dépouillé par l'hiver. Là, je lis et médite, et peu à peu me pénètre plus vif le sentiment du divin.

Notre aumônier m'a surpris un jour que je lisais *Les Confessions* de Saint Augustin. Il me demanda ce que j'en pensais. J'avouai que ce livre, trop bien écrit, me rebutait par le grand nombre de commentaires édifiants et que l'application par trop méthodique à expliquer son aventure manquait de bonhomie, même de simplicité. J'aurais aimé plus de nonchalance, un je ne sais quoi de vraiment tendre.

— Eh! quoi, me dit-il, Saint Augustin a décrit le chemin qui l'a conduit à Dieu, et l'histoire de ses faiblesses est l'histoire même de sa conversion.

— Précisément, répliquais-je, le pécheur hésitant n'a pas besoin de démonstration, mais que la grâce l'inonde et que le réchauffe la divine bonté.

Ce fut le point de départ d'une amitié dont je sens tous les jours combien elle m'est précieuse. Le Père Favier est de ces hommes dont l'ardeur sait s'envelopper de gentillesse. Son cœur est inépuisable; il a de l'homme les vues les plus justes et les plus indulgentes. N'est-il pas étonnant qu'un prêtre qui n'a pas vécu dans le monde, qui s'est occupé de son seul apostolat, longtemps missionnaire dans des contrées lointaines, voie toujours

profond et clair et ait sur la vie les idées les plus larges et les plus compréhensives. La science de nos grands psychologues me paraît courte, arbitraire devant l'expérience de ce simple prêtre. Je l'écoutais et admirais combien d'une phrase, d'un mot, il savait situer une question, résoudre une difficulté.

— L'homme, dit-il, que Dieu a créé à son image, a pu s'éloigner de son créateur, se corrompre, essayer de briser ses attaches avec le divin, il garde l'empreinte première. En lui se retrouve, même déformé, le sceau de Dieu.

Une autre fois, comme nous devisions de la guerre et que nous cherchions à en juger du point de vue religieux, il marqua son opinion avec force :

— Cette guerre, je la fais autant en catholique qu'en Français. Comprenez-moi bien, elle est sacrée, et moi, prêtre, je me suis engagé, à cinquante ans passés, pour la faire jusqu'au bout. La double haine de l'Allemagne vise à éteindre les deux plus grands flambeaux de la civilisation que sont le christianisme et la France, et celle-ci justement tire de l'esprit chrétien la perfection de sa culture. A quoi a tendu la loi du Christ? A élever l'homme, à réhabiliter sa condition et à affirmer sa grandeur. Ce n'est ni pour une nouvelle délimitation de frontières, ni pour l'établissement d'un équilibre de forces, que les Allemands ont déchaîné la guerre, le motif est plus grave. Ils poursuivent, la masse peut-être à son insu, de détruire l'ordre de civilisation religieuse, plus spécialement chrétienne. Le problème dépasse le cadre des patries, et on ne conçoit pas une patrie sans des individus libres, si on ne veut pas d'une prison étouffante. C'est la guerre contre l'homme. Nos ennemis rêvent d'un univers commandé par le perfectionnement matériel, sans souci du perfectionnement moral sur lequel reposent toutes les religions et toute la civilisation. Si nous luttons, c'est contre un double danger, celui qu'on voit et celui qu'on devine. Plus que la nationalité des frontières,

il y a les frontières minées de l'âme qu'il faut sauver, et la condition même de l'homme, et son pauvre bonheur. Pour moi jamais guerre ne fut, dans ses raisons profondes, plus légitimement passionnelle.

— Pourtant, fis-je, l'Allemagne ne fut pas toujours un peuple de haine. Les Allemands ont connu des périodes d'intelligence et de liberté et des époques de haute culture.

— Que quatre-vingt millions d'Allemands, reprit-il, aient perdu leur sens critique et renoncé à leur dignité, qu'ils soient devenus des êtres sans réflexes humains, qu'ils ne soient plus que des ersatz d'hommes ayant perdu jusqu'à leur conscience, un tel peuple est une menace mortelle. Pour les Germains, malgré la science de leurs chimistes, les rêveries de leurs poètes, l'audace de leurs philosophes, la civilisation ne fut que l'alibi d'un sentiment sourd, cruel, le prétexte social à la dogmatisation du vieil instinct barbare.

J'aimais qu'il me parlât avec violence, lui qui était douceur et bonté, de ces questions qui occupaient nos esprits. Dans la bouche d'un prêtre, les paroles, quand elles sont sincères, ont une force plus grande de persuasion. Mais il s'attendrissait aussitôt pour parler de la France. Son plus grand bonheur c'est, lorsque sur les rives à demi sauvages, il avait affaire à ses nègres et qu'il leur parlait, dans un français volontairement incorrect, de morale chrétienne :

— Mon cher Masculier, notre pays est une bien belle patrie. On ne peut que l'aimer et pour nous, prêtres français, la religion et la patrie sont les deux seules amours. Là-bas, les mots que nous prononcions dans notre langue, nous étions émus d'entendre leur écho sur d'autres lèvres. Ces mots si simples c'était déjà, pour nos nègres, un commencement de révélation, la vision d'un monde plus beau, l'intuition d'une grandeur qui les écrasait en même temps qu'elle les ravissait.

Tous les moments que nous pouvions dérober à nos

devoirs militaires nous les passions ensemble. Devinait-il en moi une âme troublée? Avait-il le pressentiment de mon drame? Il ne demandait rien et je sentais son amitié plus attentive que ne sont à l'ordinaire les relations entre hommes. Il savait seulement que j'étais un catholique à la recherche de sa foi, non perdue mais oubliée. Avec un tact infini, sans qu'il y paraisse, il pensait mes secrètes blessures. Je me retranchais derrière des arguments de philosophie et je voyais que l'impatience le gagnait.

— La différence est immense, expliquait-il, entre la philosophie et la religion. Elles se rencontrent en chemin, et peut-être se dirigent-elles vers un même but. Cependant la philosophie, dans son expression absolue, ne prétend atteindre qu'à l'abstrait et les problèmes dont elle cherche la solution sont des problèmes de pure intellectualité. La religion est plus sensible, son domaine est aussi de l'esprit, mais surtout du cœur, et c'est le vrai domaine de la vie. Elle est tout amour, et ainsi à la portée des plus humbles; c'est un règlement de vie sage, clairvoyant qui tient compte de notre nature et fait de nos faiblesses une raison de relèvement. La religion a une politique, celle de l'espoir, tandis que la philosophie, qui fuit le mystère, si elle parvient, dans son stade dernier, à une sorte d'extase inhumaine, n'a, sans le secours de Dieu, pour issue qu'un désespoir hautain. Il ne faut pas séparer la religion et la vie, elles doivent se mêler l'une l'autre, car la religion est faite pour la vie, et Dieu l'a ainsi voulu qui a mis à notre portée tant de biens terrestres. Un chrétien doit vivre en homme, non comme l'entendaient les Jansénistes, dans l'intransigeance et la sécheresse. Il faut d'abord aimer selon les hommes pour vraiment aimer selon Dieu, jouir dans une mesure, qui écarte l'excès, des biens de ce monde, la volupté n'étant un péril que lorsqu'elle est ivresse sans discernement ou glotonnerie de l'imagination. Les Jansénistes prênaient sans le savoir la doctrine

du refoulement, la pire de toutes. Il n'est pas demandé à chaque homme d'être un saint, mais de vivre dignement dans la joie et d'avoir la pensée tournée vers la vie future.

Ces conversations me faisaient un grand bien. Nous nous réunissions le soir, et c'est à la clarté de la lune ou devant un feu de sarment, en fumant nos pipes, que nous échangeions des propos où je découvrais peu à peu ce sens de la vie que j'avais vainement cherché. Peu à peu aussi mes doutes se dissipaient. Si je ne me suis pas jeté aux pieds du prêtre et si je ne lui demande de me secourir, c'est que mon orgueil, et plus encore mon égoïsme, n'ont pas fini de faire leurs ravages, et, en moi, Sonia est toujours vivante.

10 janvier 1940.

Nous avons été envoyés aux premières lignes. Depuis deux jours, sous le feu de l'artillerie, nos escouades tentent des coups de main et nous avons enfin la sensation virile de la guerre. J'ai eu aussi ma première douleur. Mon escouade était partie un matin, à l'aube. L'action fut rapide et brutale et nous sommes revenus avec des blessés. Jacquart était du nombre, le seul grièvement atteint. Nous l'avons ramené sur un brancard ; le pauvre enfant essayait de sourire.

— Ce ne sera rien, mon petit. On va te guérir et ensuite tu iras en permission chez toi.

D'une voix faible, presque en un murmure :

— Peut-être, sergent, et je l'espère bien, mais j'ai si mal...

Puis d'une voix plus basse il appela :

— Maman... Anne-Marie...

Nous l'avons installé dans une maison du village. Le major l'ayant examiné me dit :

— Il est perdu.

L'aumônier et moi nous nous sommes relayés jusqu'au

soir autour de son chevet. Il avait gardé sa lucidité. Grâce à des calmants, il souffrait moins, et il crut que la blessure n'était pas grave.

Je lui parlais doucement de ce qu'il aimait, de sa mère, de sa fiancée. Je reprenais ses projets et je lui dis que je tenais à être son témoin de mariage.

— La vie est belle et bonne. Tu verras, mon petit...

— Oh! oui, je le sais, et Dieu est si juste!

A aucun moment, il ne se plaignit. L'héroïsme n'est pas d'affronter la mort, mais d'accepter la souffrance sans révolte, sans désespoir.

La nuit, la fièvre monta et il commença à délirer. L'aumônier vint me rejoindre. Le souffle du blessé était de plus en plus court. Un sifflement sortait de cette bouche qui ne parlerait plus, de ces lèvres qui ne souriraient plus. Nous regardions avec tristesse le jeune soldat déjà touché par la mort. Il entra dans le repos, le courageux enfant qui voulait vivre, l'enfant qui était clarté et droiture, un Français de bonne race, un de ces mille Français avec quoi le pays compose sa grandeur et son harmonie. Pour moi qui l'avais aimé, à qui pendant les cinq mois qu'il fut à mes côtés il donna le parfum de son âme, il me semblait perdre un être cher, comme un fils meilleur que moi. L'aumônier avait mis son surplis et récitait les prières des morts. Par deux fois, pendant un bref instant, Jacquart reprit ses sens. Une fois il me demanda :

— Nous aurons la victoire, n'est-ce pas?

— En doutes-tu, mon petit? La France sera victorieuse...

Content, il repartit dans les mystérieuses chevauchées du délire. L'autre fois il eut à peine la force de me prier de lui tenir la main. Je la pris et la gardai tout le temps qu'il lui resta à vivre. Une tendresse naissait en moi, je n'avais jamais senti une telle douceur, une si exaltante pureté. Je me retenais de pleurer pour ne pas troubler la beauté de son agonie.

La chambre était éclairée par la faible lueur de deux bougies qui projetaient sur le mur le dessin fantastique de nos ombres. Sur le lit Jacquart s'agitait, son visage se creusait. Vers onze heures, il eut un soubresaut, et ce fut la fin.

D'autres mourront, je verrai sans doute tomber près de moi des soldats et des soldats, je ne crois pas que j'éprouverai jamais une émotion aussi poignante. C'est mon premier mort de la guerre, un mort que je chérissais entre tous parce qu'il m'avait apporté la simplicité de son cœur, le rayonnement tranquille de sa foi et qu'il fut, pour moi son aîné, un exemple.

Je me suis agenouillé et j'ai pleuré longtemps. Je pleurais sur lui et sur moi. La guerre était là, toute proche, on entendait au loin le grondement du canon, nous percevions le bruit des avions qui fendaient la nuit. La désolation des choses, la détresse des hommes, la présence de la mort faisaient de cette nuit une épouvantable horreur. Pourquoi?... Pourquoi?... Ma tête me faisait mal, mon cœur pesait lourdement dans ma poitrine. Où trouver l'explication de la méchanceté humaine? Vers qui lancer le cri de notre interrogation? Qui guérira les hommes de leur folie? Qui apportera à nos cœurs le juste et raisonnable amour de la vie, et de celle-ci nous aidera à faire un noble usage? Mes larmes coulaient et je ne pouvais détacher mon regard du visage de l'enfant charmant qui avait pourtant trouvé, sans la chercher, sa voie et qui s'y tenait avec une allégresse où l'espérance chantait les plus belles mélodies.

L'aumônier se pencha et voulut me relever. Son regard était doux. Il me dit simplement :

— Masculier, ouvrez-moi votre cœur, parlez...

Nous sortîmes dans la nuit glacée pour rejoindre le cantonnement et je lui racontai tout, je lui fis le récit de ma misère, je ne lui cachai rien. Au fur et à mesure que je parlais, il semblait que je me délivrais de mes fantômes. Ma vie, maintenant que quelqu'un d'ami, un

prêtre, y pouvait lire, n'avait plus à mes yeux la même allure de drame. Un pauvre épisode, une banale aventure, une âme qui s'égaré, de médiocres joies et des souffrances disproportionnées, la faiblesse d'un cœur, la lâcheté d'un esprit, l'entêtement de la chair, eh ! quoi, cela justifiait-il tant de paroles et d'orgueil ? Un homme a choisi la mauvaise route, il le sait et s'obstine à s'y tenir, il repousse la lumière qui ne se refuse pas à brûler pour lui, il détourne son regard, il se trahit en trahissant son Dieu.

Le Père Favier m'avait écouté en silence.

— C'est bien, Masculier, je sais que vous êtes plus apaisé après cette confession d'homme à homme. Vous êtes malheureux, mais déjà vous entrevoyez, au fond de votre douleur, l'espoir de la délivrance. Mon ami, l'intelligence est peu de chose et la sensibilité est un péril lorsqu'elle ne sert que nos instincts. Voilà ce que vous avez compris au long de votre calvaire, le chrétien que vous avez été s'est réveillé et il s'élançait vers Dieu. Vous souffrez, il n'est pas détruit, le charme qui vous lie à cette femme, mais votre âme est toute au Seigneur. Aidez-vous et il vous aidera. Moi, je ne peux que prier pour vous, et vous-même, mon ami, priez à votre tour. Les mots qui sortiront de vos lèvres iront droit à celui que vous ne voyez pas encore, parce qu'il faut mériter sa présence. La prière est le chemin qui vous mènera à lui, à la foi et à la récompense promise à celui qui s'humilie, renonce à son péché et s'efforce de rompre les chaînes de la matière.

Il me prit dans ses bras et me serra contre sa dure poitrine. En me quittant, il ajouta :

— Vous avez bien raison de pleurer, vos larmes touchent le Seigneur et c'est déjà une prière, la plus éloquente. Votre récit n'a pas terni à mes yeux l'image de votre âme. Celle-ci est destinée aux hauteurs. L'amour du prochain est plus que l'amour ; l'humilité est la grande force de l'homme.

Je le quittai non consolé peut-être, mais plus courageux. La guerre, la mort de Jacquart et la chaude affection du prêtre ont recréé un monde où mon cœur et mon esprit retrouvent sans dépaysement les chants profonds et familiers. La souffrance perfectionne l'homme et le sauve.

20 avril.

Des milliers de soldats sont alignés de part et d'autre, et les jours, les semaines, les mois passent. Que font les armées ? Lorsque je lis le communiqué et que le Quartier Général décide qu'il n'y a rien à signaler, j'ai d'abord un mouvement de surprise, car je sais, moi, que ce jour-là nous avons combattu, qu'il y eut des morts et des blessés. Mais dans l'immense partie engagée, une reconnaissance, une escarmouche, même payées de vies humaines, cela ne compte pas ou guère, incident infime, détail sans importance. Quand les grandes batailles seront livrées et que de jeunes hommes, par milliers, seront tués et que du sort de ces engagements dépendront la victoire ou la défaite, nous entrerons dans les phases décisives de la guerre. Les perspectives ont changé, nous ne jugeons plus les choses comme elles se présentaient jadis à nous. L'échelle des valeurs est différente. Mais pour nous, c'est la guerre tout de même. Nous l'avons vue de près sur la face exsangue de nos morts, dans la crispation des visages de nos blessés.

Après un mois d'activité, nous avons été ramenés à l'arrière. Mon Dieu, nous avons senti aussitôt, avec frénésie, la douceur du nouveau printemps et nous avons retrouvé la joie de vivre. Nos hommes, ces jeunes gens, sont préparés aux réactions violentes. La guerre isole le soldat de la vie, elle est une lutte pour la mort, et l'essentiel aux instants où le plus de sang répandu est un plus grand signe de succès, n'est pas de penser, de sentir ou d'aimer, mais le combat furieux qu'on mène

d'une âme élémentaire. Il suffit de s'éloigner du secteur de feu pour désirer, comme si c'était la première fois, toutes les bonnes choses de la vie. Une femme aperçue sur la route, même si elle n'est pas belle, nous émeut. Un jardin où des fleurs poussent gentiment, un filet d'eau qui serpente entre des peupliers, la vue d'une ferme au soleil, une fenêtre qu'on voit de loin, des enfants rieurs qui jouent, quelle joie inonde alors le cœur d'un soldat de France qui ne peut oublier combien est douce la vie sur le sol qui est sien et qu'il défend comme son bien le plus précieux. La tâche de donner la mort ne lui procure aucune ivresse, c'est le devoir inhumain auquel son humanité foncière ne se résout que parce qu'il veut sauver la réalité de la vie française. Un instinct le guide et des voix qui viennent du fond du passé, dont l'écho ira plus loin, après lui, et que d'autres Français entendront à leur tour.

Sont-ce les mêmes hommes que dans la vie civile, ces gars venus de tous les coins du pays, ouvriers, paysans, intellectuels? L'existence en commun, pour un but de sacrifice, a mis sur leur jeunesse comme un air d'héroïsme, simplement porté et sans qu'ils essayent d'en tirer une vanité quelconque. Je les reconnais : le paysan prudent, couvant sa terre avec l'amour de l'avare pour son trésor, dur aux autres et à lui-même, méfiant et appliqué, — l'ouvrier facond, consciencieux au travail, tête chaude, qui au café s'occupe de politique et tranche à sa manière, par le verbe truculent, toute la question sociale, — l'intellectuel avec son talent, et sa vanité, et le sentiment à peine dissimulé de sa supériorité. . . C'est le passé et c'est peut-être l'avenir, mais dans la halte actuelle, comme en suspens entre la vie et la mort, les hommes se détendent, ils sont rendus à leur innocence, à une sorte de légèreté par quoi ils dépassent les horizons que, dans le train habituel de la vie, nous rapetissons volontairement parce que nous n'avons pas toujours, presque jamais, le courage de regarder au delà de nos

intérêts ou de nos passions, et parce que peut-être nous fuyons, à l'ordinaire, les dérèglements, soucieux de maintenir, chacun dans sa sphère, un ordre qui renferme la substance même de la sagesse atavique.

Ce soir, en nous promenant, l'aumônier et moi, nous avons passé devant l'auberge qu'entoure un rideau de verts fusains. Un groupe de soldats est attablé devant la porte. Ils boivent un vin frais en lutinant quelque belle fille. Un musicien du village joue sur l'accordéon un air sentimental. D'autres jeunes filles arrivent, et cette réunion de jeunesse, dans le couchant printanier, a une grâce touchante.

A notre approche les soldats se lèvent, et gentiment nous invitent.

— Merci, mes enfants, dit l'aumônier, amusez-vous, les jeunes doivent rester entre eux.

Tandis que nous continuons notre route, le Père Favier me dit :

— Il y a une magnifique innocence dans les jeux de la jeunesse. Ne voyons pas le mal partout. Dieu est un juge extrêmement bon, il n'a pas pour les faiblesses des hommes nos sévérités à nous.

Depuis qu'il a reçu mes confidences, il n'a pas fait la moindre allusion à Sonia. Tout à coup je lui demande :

— Monsieur l'aumônier, j'ai droit à une permission. Que dois-je faire ? Si je retourne à Paris, je reverrai cette femme et je sais ce qui m'attend. Si je ne pars pas, son souvenir me torturera et me la rendra plus chère. Déjà l'absence et l'éloignement la transfigurent, et je vois moins la bassesse de notre liaison.

Il prend son temps pour répondre. Nous avons marché quelques instants sur la route dorée par le crépuscule. Puis il me dit :

— Masculier, comme prêtre je devrais vous dire : ne partez pas. Comme homme, et parce que je sais qu'il faut laisser au pécheur sa liberté et qu'il est parfois dangereux d'imposer un trop brusque changement, je vous

dis : réfléchissez et décidez vous-même. Mais mon amitié voudrait vous persuader de ne pas partir. Vous reviendriez plus faible et la lutte serait plus dure. Croyez que j'ai pensé à tout ce que vous m'avez dit et j'ai essayé de vous comprendre. Mon ami, les êtres ne s'unissent vraiment que par le commerce spirituel, et un homme de votre valeur se perd de rechercher, coûte que coûte, sachant qu'il ne la trouvera pas, la joie dans l'union des corps. Vous vous êtes enfermé dans une triste solitude, vous avez condamné votre âme à accepter la terrible équivoque charnelle. Eh ! quoi, vous avez honte de votre péché et vous humiliez votre esprit ? Vous savez que toute joie qui ne tire pas sa source de l'âme est éphémère et entraîne après elle presque toujours, le remords et le dégoût. C'est un désordre, et les individus pas plus que les peuples ne peuvent vivre dans le désordre sans se décomposer. Vous avez plus de devoirs qu'un autre, et à vous il sera plus demandé parce qu'il vous aura été donné davantage. Masculier, c'est un homme qui parle à un autre homme et je vous supplie de renoncer. Que pouvez-vous espérer d'un tel amour ? Où vous mènera-t-il ? Êtes-vous seulement utile à vous-même ? Le grand péril, c'est qu'à la longue vous vous ensevelissiez entre les murs de l'orgueil et de l'égoïsme. Vous ne pouvez pas être une épave de la vie, vous avez été marqué par le sceau catholique, et tout en vous, dans le secret de vous-même, se révolte contre une déchéance dont vous mesurez l'horreur. N'avez-vous pas eu votre part des mauvais plaisirs ? ne vous êtes-vous pas saoulé du corps de cette femme, jusqu'à l'écœurement ? Nous sommes tous des pécheurs et en chaque homme existe un penchant pour le mal. C'est la condition même de notre nature, mais nous avons aussi le pouvoir de nous vaincre. Une chute n'importe guère si l'âme et l'esprit ne s'y abandonnent pas.

Il me parla longuement, je sentais son amitié trembler que je refuse de suivre son conseil. Combien cette amitié, mieux que l'amour, m'entoure de chaleur et de tendresse !

Je baignais dans une atmosphère de lumière et de pureté et, à travers cette lumière, je commençais à entrevoir Dieu. Certes, je continuais à souffrir, à condamner mon péché sans en détester encore l'objet, mais déjà mon devoir se précisait et mon sacrifice ne me semblait plus aussi lourd.

J'ai résolu de ne pas partir. Avec mes hommes et mes camarades, nous passons des jours unis, loin du front, dans l'impatiente attente des grandes batailles. Un soldat est fait pour se battre ; quand il a accepté une mission, il veut l'accomplir. Journées trop vides, nuits trop quietes. Nous avons le sentiment d'être frustrés et qu'on nous condamne à une déprimante inaction. Peu à peu, d'un régiment à l'autre, un esprit nouveau se fait jour qui marque moins une impatience qu'une déconvenue. C'est grave. Les hommes risquent de perdre confiance dans les chefs aussi bien militaires que politiques. La partie serait-elle mal emmanchée ? Ou bien ceux qui nous dirigent manqueraient-ils d'imagination ? Ce serait la première fois que dans notre histoire nous nous placerions dans une aussi fâcheuse posture ? Rien n'est changé dans l'âme profonde du Français, son esprit garde toujours une étonnante fertilité, il a le même goût du sacrifice utile, la même force de renoncement, non ! rien n'est changé, mais il y a quelque chose de désaccordé dans l'âme collective.

Nous avons fait d'amères expériences politiques, et la dernière fut extravagante. On voit où nous a conduits l'immoralité des coalitions. Elles ne sont admissibles que dans le temps de guerre, ou d'un péril momentané, et encore, dans ce dernier cas, il faut y voir plutôt un expédient, une décision de paresse. Une coalition n'est légitime, honnête, que si les coalisés pensent et sentent en commun. Les radicaux, bastion de la bourgeoisie, s'alliant aux communistes révolutionnaires, sous la houlette de Léon Blum, ont cru consolider leur fortune politique ; en réalité, ils se suicidaient par la trahison à un ordre

spécifiquement français, dans le but d'abattre des adversaires qui, républicains ou non, ne veulent plus d'une république conformiste.

Il ne pouvait en résulter que le désordre. Les traces n'en étaient pas toujours visibles, mais si on analyse le travail sourd qui s'opérait dans les sphères dirigeantes, et, de là, devait gagner les masses, on se trouverait en face d'un effort, conscient ou non, pour détruire l'harmonie de la vie spirituelle française et créer de nouvelles cloisons plus artificielles entre les classes. Le Français, plus qu'aucun homme, est l'aboutissement d'une évolution rigoureuse, et lorsque sa puissance d'agir et sa puissance de rêver entrent en rivalité, il se produit une rupture. La France est aussi vivante par son passé que par son présent, elle a été léguée par les rois qui l'ont faite à la république dont la tâche n'est pas de la défaire, en accueillant des théories étrangères à son âme. Elle a son sillon naturellement tracé, assez riche pour absorber ce qui ne la détruit pas et l'enrichit sans la déformer.

J'ai peur qu'après l'unanimité des premières heures l'esprit critique ne fasse des siennes. Il ne faut pas donner à une armée de millions d'hommes le répit de la réflexion. D'autre part, le gouvernement si craintif devant les communistes n'a réagi que bien mollement, il n'a pas su couper le mal à la racine pendant qu'il le pouvait sans danger et que tout l'y invitait. La guerre est déjà moins populaire, une propagande sournoise, extrêmement habile, rencontre un terrain propice à l'œuvre malfaisante. J'appelle de toute ma raison et de tout mon cœur la guerre intégrale qui, dissipant les nuées et nous mettant en face du danger, galvanisera l'instinct national.

Le Père Favier est aussi inquiet que moi.

— La France, au moment voulu, retrouvera toujours son âme, dit-il. C'est un paradoxe étrange que le pays qui jouit de la meilleure santé morale se soit laissé tenter par l'aventure et ait accepté des doctrines qui contredisaient sa vérité. On dirait un jeu, mais quels ferments

nocifs n'introduit-il pas dans l'organisme ! Trop de facilité, et trop de plaisirs, et une légèreté qui, même de surface, comporte des risques... Les Français se sont prêtés à des oscillations bien vaines car elles ne correspondaient à aucun mécanisme raisonnable.

Si, pour les peuples, les plaisirs sont une nécessité, n'oublions pas qu'elle est devenue secondaire, depuis que les nations se sont organisées en États qui se surveillent et se jalouent. Le peuple qui renonce à la dureté et n'alterne pas rigoureusement les rythmes des joies et des sacrifices va à sa perte. La mort, ce n'est rien ; ce qui est terrible, c'est de commencer à se détruire bien avant. Le Père Favier a cru, lui aussi, à la vitalité d'un régime se réclamant de l'esprit même de l'Évangile si tendre pour les humbles, les pauvres, les déshérités. En fait, la république a abouti à la création d'une oligarchie financière qui a creusé entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas un fossé plus large que celui qui séparait, sous nos rois, l'aristocratie et le peuple.

— Voyez, ajoute-t-il, quel absurde résultat nous obtenons. Le régime de la liberté est devenu celui de l'intolérance, mais d'une intolérance légale dont il a voulu faire la base de sa durée, et rien ne corrompt plus sûrement l'esprit public. Nous assistons à cette contradiction : comme hommes nous avons toutes les licences, et comme corps on nous refuse toutes les libertés, mais avec des *distinguo* et des subtilités perfides.

Ainsi nous parlions avec tristesse de nos malheurs, mais nous gardions l'espoir et la foi, et nous considérions avec un optimisme indestructible l'issue future de la guerre.

— Celle-ci, dit encore le Père Favier, est sainte, et la France ne peut pas mourir. Nous avons affaire à un peuple maudit chez qui l'esprit de persécution a aboli tout sentiment. L'Allemand nazi s'est d'abord attaqué au juif, à dessein, comme le chaînon le plus vulnérable, épisode lucratif qui devait préluder dans l'esprit persécuteur à

une action plus vaste, car le grand dessein de la dictature hitlérienne est de faire de l'État l'arbitre exclusif, une religion contre la religion, en somme de substituer à une morale universelle, commandant à l'État et à l'individu, une morale de politique niant à l'homme tous ses droits pour les reporter sur la personnalité de l'État. Le catholicisme voilà l'ennemi, et tout le christianisme. Que peut-on attendre d'une nation qui fait siennes la folie sanguinaire et toutes les décisions que dicte à son faux surhomme la divinité qu'il s'attribue? Notre Dieu ne demande aux hommes que d'être justes, droits, bons. En rivalité avec le ciel, le dieu des nazis n'a que faire des sentiments d'honneur et d'humanité. Il n'invite pas ses fidèles à lever les yeux vers le pur azur, mais incline leurs fronts vers la boue et le sang. J'ignore quelles seront les péripéties de la lutte, mais je crois, dur comme fer, que l'Allemagne doit périr qui, à peu près seule, s'écarte de la route commune où les hommes unis par des réalités plus solides que les frontières, des sentiments plus sociaux que l'égoïsme, des doctrines moins étroites que le nationalisme, font la guerre, les yeux tournés vers un grand avenir sans chimère. Seules les vérités éternelles, momentanément oubliées, peuvent utilement gouverner le monde. Du haut en bas de l'échelle, l'homme toujours et partout est égal à l'homme, car aux yeux de la justice chrétienne il n'y a pas de races supérieures, ni de confessions qui diminuent la valeur humaine d'aucun groupement. Le plus grand péché contre l'esprit est de prétendre résorber l'individu dans l'État. Masculier, mon ami, je suis persuadé que malgré les erreurs de la politique, la tare des idéologies, le poison de l'ambition et le goût dévoyé de la gloire, le problème de la vie internationale finira par se poser en fonction des seules valeurs morales et sera résolu pour elles. Les illusions obstinées, rien de plus dangereux; on n'aura rien fait tant que les grands débats de la passion, de l'orgueil, de l'argent, du capital, du travail, de l'individu, du nombre, de la

liberté, de la démocratie, de l'autorité, du devoir, du sacrifice, ne recevront pas leurs solutions dans le rythme du naturel et la logique de l'humain.

Ces grands problèmes dont nous discutons avec une ferveur ou violente ou angoissée, cette actualité de choses et de sentiments rejettent un peu dans l'ombre l'image de Sonia. Une pudeur m'empêchait de m'arrêter au souvenir des jours où je ploiais sous un fardeau d'amertume quand, prisonnier de mes sens, je brûlais d'un feu dévorant et cruel. Le vrai signe de la beauté, où est-il? Ne faut-il pas qu'on le découvre au delà du désir et qu'il subsiste quand celui-ci meurt? Sans doute Sonia, tour à tour passive et entreprenante, n'offre pas cette sécurité où seulement l'amour peut se fixer sans danger. Il ne faut pas que d'une rencontre avec une femme on sorte diminué. Eût-elle le plus beau corps du monde, si ses pensées ne reflètent pas les nôtres, si une communion ne s'établit pas, créant l'intime soudure des cœurs, nous ne récoltons que des désespoirs vulgaires. L'amour-propre nous induit presque toujours en erreur; sans lui, nous apporterions moins de vanité à soigner l'image que nous dessinons de nous-mêmes, nous éviterions les détours qui, sans cesse, jusqu'au milieu de nos exaltations, nous éloignent de notre but. Folle entreprise, et absurde, de croire qu'on peut lutter avec profit pour un mensonge.

Les lettres de Sonia se font plus pressantes, elles ont une chaleur qui me trouble. Elle m'écrit qu'elle est seule et qu'elle travaille. Elle insiste, sans rien expliquer, sur les changements survenus dans sa vie et m'offre sa soumission — et je songe que j'aimais surtout son ardeur. Au moment où elle s'élève, vais-je l'abandonner et me libérer du joug dont je faisais mes délices? N'ai-je pas vis-à-vis d'elle une responsabilité? Un nouveau débat s'engage en moi. Quel sophisme voudrait m'entraîner à faire un retour hypocrite à mon péché? Le sentiment de la responsabilité est souvent une forme de la vanité,

et c'est une fausse délicatesse qui m'invite au prétexte de la sauver. Je me perdrais plus sûrement car en Sonia, même transformée, je ne verrais toujours qu'un corps accordé au mien ; avec elle aucune autre union n'est désormais possible. Mon pauvre roman est dominé par une volonté s'imposant avec une douce et impérieuse violence. Mon tardif réveil à la vie de l'esprit et de l'âme sous le regard de Dieu, m'éclaire sur mon devoir. Je sais que je garderais longtemps la nostalgie charnelle, mais nos chemins ont bifurqué. Je choisis une route de France, avec des images de chez nous, un horizon qui s'arrête à nos frontières. Sonia, mythe étranger, je veux effacer son image séduisante, la sortir de moi et que mes yeux ne voient plus que la fine lumière de mon pays. Si je dois souffrir et si le vieil homme ne peut mourir d'un coup à son passé, l'effort d'unir mon âme à celle d'un destin collectif est une fierté que je ne méritais pas, un don qui compensera largement mon sacrifice.

3 mai 1940.

La grâce délicate de ces journées met dans l'air une légèreté et une douceur ineffables. La lumière est toute neuve. Sur les arbres, les feuilles d'un vert luisant tremblent à la brise, tandis que se moire la surface claire de la rivière qui serpente entre ses rives étroites et court d'un jeune pas allègre. Je voudrais faire l'effort de ne pas penser, de m'abandonner au bonheur physique de ces heures les plus belles de l'année, de connaître un moment le repos tranquille, l'innocente quiétude du cœur. La jeunesse toujours renaissante des saisons nous donne une angoisse délicate et crée mille sortilèges.

Nous sommes au repos et, malgré la guerre, nous nous laissons amollir par l'atmosphère nouvelle, la vivacité des couleurs, la musique voluptueuse du vent et je ne sais quelle sensualité éparse. Nos hommes, aux instants de liberté, descendent vers le village et dans l'ombre du

soir, sous les arbres, j'ai surpris bien des couples enlacés. Divine poésie de la jeunesse qui embellit tout et imprime aux étreintes les plus banales un cachet de beauté.

Moi, je pense à Sonia dont je m'éloigne, que je veux oublier. La nature complice réveille mes vieux songes et met dans mon sang le feu d'un âpre désir. Sonia, Sonia... Que n'ai-je goûté avec simplicité le plaisir de l'amour et pourquoi ai-je fait un drame d'une aventure qui aurait pu si agréablement commencer et finir? Je n'ai pas vu que les hommes accordent une attention dramatique aux jeux de la chair, les Français surtout qu'on dit portés aux choses de l'amour. A part les malades ou les obsédés, ils traitent toujours avec légèreté l'amour qui n'est pas conjugal. Pour le catholique seulement la sensualité est grave et prend au regard de la conscience de redoutables complications... Sonia, que peut-être je ne reverrai plus et que j'aime encore, et que j'appelle dans mes nuits solitaires, Sonia, tu n'as pris tant de place en moi que parce que j'étais vide et que je n'avais de passion pour rien. Je fus ta proie, car tu es venue avec ton parfum étranger et le faux mystère de ton âme. Le dépaysement que tu m'as apporté, j'ai cru que par lui je comblerais la vacance de mon cœur et de ma vie... Même aujourd'hui, plus fort, tourné vers le visage d'un monde nouveau, je demeure flottant et malheureux. Hélas! je n'ai pas coupé toutes mes attaches avec le triste passé et mon goût religieux d'une vie plus harmonieuse hésite encore. On est davantage maître de sa volonté que de sa pensée; je voudrais cesser de songer à elle comme à une réalité présente. Ah! si elle n'avait plus à mes yeux que l'inconsistance d'un gracieux fantôme entrevu dans les brumes d'un passé mi-vécu, mi-rêvé! L'homme poursuit de faire durer son amour, fût-il indigne, car il sait qu'il promet beaucoup et passe si vite; l'amertume d'une réalité qui tue ses chères illusions lui est insupportable. Chacun de nous a une seconde âme enfermée dans l'autre, et cette dualité crée la tragédie de la conscience. Nos rêves

les plus beaux quand ils viennent à se réaliser ne sont qu'un mirage s'ils ne sont pas éclairés par une lumière venant de plus haut, de plus loin que la terre ?

Nous ne sommes pas heureux, nous ne le serons peut-être jamais. Le bonheur fuit dès qu'on le cherche ; on est heureux parfois, mais on ne sait pourquoi ni comment. C'est un hasard et un mystère. L'accoutumance est sans doute une des rares sources de satisfaction : or, elle a son charme et ses dangers. Nous goûtons profondément comme quelque chose qui nous est dû, ce qu'il y a d'aimable et de précieux dans la banalité des gestes tous les jours répétés, seulement nous ne le savons pas, mais que ce rituel vienne soudain à faire défaut, et nous mesurons le désastre.

Je manque de simplicité, ma vie intérieure n'a presque pas de communication avec le prochain, aucun échange n'en allège la densité, et j'étouffe de tourner toujours en rond autour de moi-même. La sagesse veut que l'homme ne se confine pas au spectacle orgueilleux de son moi et qu'il s'oublie et affronte la vie avec une âme naïve et étonnée. Une vie intérieure trop forte dessèche l'être et la théologie catholique a raison de classer l'orgueil et son autre face, la vanité, parmi les péchés les plus sombres et qui méritent le moins d'indulgence. Qu'ai-je fait ? A quoi ai-je employé mes dons ? Lorsque j'observe mes camarades qui ont fait leur chemin, j'admire leur réussite. Avant tout, ils furent des êtres sociaux, jusque dans leurs faiblesses. Leur sensibilité, toujours fraîche parce que toujours éveillée, entretient l'activité, permet un renouvellement qui les préserve de l'ennui et maintient à un diapason égal l'ardeur à combattre et une subtile charité du cœur. Ils baignent dans les nappes souterraines des sentiments et s'y rafraîchissent. Moi, dans le flot de mes nappes stagnantes, je ne puis que fièvres et stériles douleurs... Ce beau printemps, ensoleillé et frais, je n'en découvre la grâce que par l'application de mon esprit et le rappel d'autres printemps. La simplicité

serait-elle la plus haute vertu ? Elle seule empêche les mirages maléfiques et nous place de plain-pied en face d'un univers qui ne demande qu'à se donner.

Le Père Favier accueille le printemps avec allégresse. Cet homme si bon pour les autres, dur pour lui, je vois sur son visage ravagé un sourire qui le rajeunit. A-t-il trouvé le bonheur dans le don de lui-même ? Il est plus jeune que moi par la vivacité de sentir, la flamme intérieure qui communique à ceux qui l'approchent une chaleur si douce. Jamais je ne vois passer sur sa figure une expression soucieuse, il cache soigneusement les pensées ou les émotions qui peuvent augmenter l'inquiétude d'autrui. C'est un homme solide qui a atteint la stature indéfinissable où l'âme se fixe à jamais.

— Encore un printemps, Masculier, encore une saison divine ! Aujourd'hui, comme au temps de ma jeunesse, je suis ivre de la bonne ivresse que dispense une nature adorablement parée pour la joie de ses yeux et les chants du cœur. Après tout, un prêtre est un homme, il a ses tentations et ses heures difficiles. La vocation ne marque pas le point final de sa vie, elle lui crée des devoirs et, le plus dur de tous, celui de se surpasser sans cesse, dans l'humilité, et souvent l'amère résignation.

Il est en veine de confidences. Nous sommes assis sur le bord de la route. Au loin, la ligne des montagnes bleutées trace dans le ciel, où des nuages se déroulent comme de transparentes écharpes blanches, le dessin d'une course vers l'infini.

— Chaque printemps, fit-il, est pour mon pauvre corps usé un remède miraculeux et je peux m'accorder une détente de l'esprit en faisant un innocent retour aux jeunes années. Des sons, des couleurs, le tracé d'une route, le visage d'une maison, un paysage : mon imagination réveille tout un monde de choses et de personnages. J'écoute mon pas sonore dans la rue que chaque soir j'arpentais pour rentrer chez moi. Je sens le fade parfum des confitures que ma mère confectionnait avec un sérieux

touchant, j'évoque le jardin public où une petite population de province se délassait, le dimanche, en écoutant la musique militaire, je revois le curé, l'instituteur, le notaire, chacun avec sa carrure, ses tics, venant à la maison, importants ou familiers, et aussi, pourquoi pas ? je me souviens du fin sourire d'une jeune fille à sa fenêtre que j'ai failli aimer. On imagine qu'un prêtre grisonnant, pas très soigné, qui a roulé sa bosse au service de Dieu dans des contrées inconnues, n'a jamais eu de jeunesse et que son cœur n'a pas battu pour des sentiments profanes... Le prêtre n'est-il pas fait de la même chair et du même sang que les autres hommes ? Lui aussi a eu des élans, le goût des dissipations juvéniles, mais la vocation a parlé... La vocation... un élan plus fort que les autres, et mystérieux. Pourtant, je n'avais pas été un garçon très pieux... Oui, Masculier, la vocation c'est une grâce, et il ne faut pas expliquer. J'ai connu un prêtre, il était avec moi dans les missions. Il m'a avoué qu'il était entré dans les ordres sans une foi bien ardente, et longtemps il fut torturé par le doute. Mais il avait la vocation, l'amour de la règle, le goût de la soumission à un idéal de sacrifice... Il est mort, mais jusqu'à la dernière heure, il a souffert d'être un catholique à demi convaincu ; cependant, c'était une conscience droite, un noble esprit s'employant avec un zèle admirable au service des hommes. Pour nous tous, il fut un exemple de perfection et seul j'ai connu ses tourments, la soif insatiable qu'il avait de Dieu. Celui-là a été un grand saint, chaque jour purifié par sa souffrance intérieure.

Par des chemins divers, le Père Favier m'amenait à me placer en face de moi-même. Être sincère avant tout, se voir tel qu'on est, et ensuite choisir sa route et son modèle et, si l'on est chrétien, s'accomplir selon la volonté divine, c'est tout le problème de la destinée. Celle-ci n'est jamais le produit d'un hasard, mais un aboutissement logique de nous-mêmes.

Qu'y a-t-il de plus infini que l'amour et aussi de plus fini que lui? Une destinée ne s'accomplit que dans l'amour désintéressé; elle est manquée si on la concentre sur un seul être et par rapport à soi... Sonia et son corps, rien que son corps, est-ce un large horizon pour un homme, est-ce un but? Une passion avide dont le cercle égoïste n'embrasse qu'un petit nombre d'images et aucune pensée, distille une mortelle tristesse. Entre Sonia et Dieu, puis-je hésiter? Le dilemme de la vie ou de la mort n'admet pas d'hésitation. Mais que l'homme est faible qui ne se résigne pas à oublier! Chaque pas que je fais dans la voie de la résurrection m'éloigne de ma maîtresse et cet arrachement est comme une blessure dont j'avive la douleur. La place de Sonia en moi n'est pas assez vide pour y loger l'hôte qui ne souffre pas de partage.

* * *

(à suivre.)

LA DERNIÈRE SAISON MUSICALE.

La guerre, qui nous a privés de vedettes européennes et, par suite, de saison théâtrale lyrique, n'a cependant pas compromis la dernière saison musicale du Caire. Les concerts ont été relativement assez nombreux.

Sans doute, à cause des difficultés actuelles, le récital s'est-il raréfié singulièrement. Si l'on excepte les deux soirées du célèbre violoniste Huberman et le concert de l'habile baryton Harry Beard, les seuls solistes ont été des artistes locaux. M^{mes} Dora, Willner et Hosna Dorra se sont consacrées au chant ; MM. Gerhard Willner et Georges Théméli organisèrent des récitals de piano, ce dernier se produisant également avec l'orchestre local où il fit impression. Trois jeunes novices, formées par des maîtres du Caire, M^{lles} Foldstein, Tamin et Fucks, débutèrent sur l'estrade, au clavier.

Mais ce furent les concerts symphoniques qui connurent la plus grande vogue. Sur un ensemble de dix concerts, quatre furent offerts par l'*Egyptian State Broadcasting*, sous la conduite de M. Huttel, un fut le produit des efforts méritoires de M. Willner et les cinq autres furent procurés par l'orchestre de Palestine.

Alors que la formation d'un orchestre permanent reste encore, en Égypte, à l'état de projet, la Palestine peut

se flatter d'avoir surmonté les difficultés et réalisé ce qui paraissait un rêve. Cet orchestre palestinien fondé par Huberman a été l'objet d'une judicieuse sélection ; le noyau en est composé par l'excellente phalange à cordes des premiers pupitres bannis d'Allemagne, et, depuis quelques années, le groupement est soumis à un entraînement méthodique et enthousiaste, indispensable à l'homogénéité. L'Égypte a adopté cet orchestre qui nous revient tous les hivers et les mélomanes du Caire lui font le meilleur accueil.

Cette année l'orchestre était successivement dirigé par MM. Neumark et Weingartner.

Nous ne nous permettrons pas de « découvrir » les œuvres des programmes, elles appartiennent au répertoire courant : symphonies de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Schubert, de Schumann, de Berlioz, de Franck et de Dvorak ; poèmes symphoniques de Weber, de Liszt, de Smétana, de Saint-Saëns, de Sibelius et de Ravel ; plusieurs ouvertures, quelques rares concertos, et, enfin, des variations, des sénérales et des nocturnes.

La place d'honneur a été accordée à Beethoven figurant avec trois symphonies : les IV^e, VI^e et VIII^e.

A ce sujet, plus d'un amateur de musique se plaignait, avant le concert, d'être « saturé de Beethoven jusqu'à la nausée ». Jugez de la mesure. Au concert du 3 avril dernier, le programme annonçait, dans la première partie, la VIII^e symphonie de Beethoven et, après l'intervalle, une symphonie de Mozart. Dans la salle de l'Ewart Hall, une jeune femme élégante exprimait assez bruyamment, à un petit cercle d'admirateurs, la fièvre de l'attente. « C'est surtout ce Beethoven qui m'intéresse. Je le connais par cœur, l'ayant entendu avec les plus grands chefs, Toscanini, Furtwaengler, Mengelberg, Bruno Walter et vraiment, je suis bien curieuse de voir ce que Weingartner en fera? » Après l'exécution de la première partie du programme et les applaudissements enthousiastes de l'auditoire, les amis de la jeune femme attendaient

impatiemment le verdict : « Eh bien ! il ne m'emballe pas ce Weingartner, il dirige Beethoven d'un bâton bien militaire. » Or, par suite d'une interversion des œuvres du programme, on venait de jouer... la symphonie en sol mineur de Mozart !

Une pareille modification du programme nous a valu, en 1937, lors des concerts Toscanini, une confusion semblable, entre la I^{re} et la III^e symphonie de Beethoven, de la part d'une *musicienne*, cette fois.

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis la mort de Beethoven et, cependant, les symphonies du vieil et *sublime cantor* sont restées les chefs-d'œuvre inégalés de cette forme musicale et l'un des sommets de l'Art. « On voit très bien, dit Camille Bellaigue, ce que, depuis Beethoven, la symphonie a perdu ; je défie qu'on me montre ce qu'elle a gagné. »

Ces œuvres ont d'ailleurs apparû, grâce à M. Weingartner, toutes radieuses de jeunesse et de fraîcheur. Miracle de la baguette que ce réveil des sensibilités endormies, ce coup de fouet à des enthousiasmes défaillants ? Tel adagio aux longues phrases plastiques, à l'accent religieux et aux sonorités d'orgue succédant à un scherzo humoristique où quatuor et harmonie dialoguent dans un badinage spirituel, restent encore, dans le souvenir, une joie de l'oreille et de l'âme.

Mais peut-être M. Weingartner nous a-t-il donné la mesure de son talent dans la *Symphonie Fantastique* de Berlioz, véritable épopée romantique avec les reflets d'or du Bal, les vertes clartés de la Scène aux Champs et dont le noir Sabbat, avec ses mystérieux roulements de tambour, l'épouvante d'un *Dies irae* clamé par les *tubas* et les *trilles* continues et insolentes d'une clarinette, a été admirablement rendu, avec le maximum d'effet.

M. Weingartner maintient la belle tradition orchestrale classique : rien que la note mais toute la note et l'esprit le plus juste, sans rien de sec ou de dogmatique.

Aussi l'enseignement du chef constitue-t-il, au conservatoire de Bâle, l'un des centres pédagogiques les plus vivants d'Europe.

L'Égypte reste toujours, dans l'ignorance de la musique moderne. « Concession au public qui ne la goûte pas », disent les managers palestiniens. Il faut le reconnaître, l'effet produit par l'exécution des trois *Rag-Caprices* de Darius Milhaud, au concert du 3 avril dernier, a été peu encourageant pour la diffusion des œuvres contemporaines. L'auditoire qui les attendait avec méfiance, les a accueillis avec tiédeur. Pourtant ces *Rag-Caprices* sont charmants, le premier surtout « sec et musclé » avec ses bondissements syncopés qui donnent une impression de force et de joyeuse liberté. Si Milhaud a fait mieux à l'orchestre — sa *Seconde Suite Orchestrale* le prouve — les *Rag-Caprices*, datant de 1922, restent parmi ses meilleures œuvres.

Aussi hésite-t-on à révéler à l'Égypte les séductions d'un modernisme même modéré. Tant pis pour les amateurs de nouveautés !

Si le public du Caire est responsable de cette absence de musique moderne, l'orchestre de Palestine, lui, est coupable de nous offrir peu de musique ancienne. Dans ses nombreuses tournées en Égypte, l'orchestre n'a accordé qu'une seule symphonie de Haydn et l'une des moins importantes — sol majeur n° 13 — une seule symphonie de Mozart, une perle il est vrai, — sol mineur, — presque pas de Haendel et jamais de Bach.

C'est pourquoi, la Société de Musique a pris l'initiative d'ouvrir la prochaine saison musicale 1940-1941 par deux concerts d'orchestre de chambre qui ont eu lieu le mercredi 30 octobre et le lundi 4 novembre. Une quarantaine d'instrumentistes conduits par M. Taube, nous offrirent, entre autres compositions, des œuvres anciennes, de Germiniani, Vivaldi, Haendel et Bach, suites ou concertos grossi qui sont les ancêtres des concertos, des sonates et des symphonies du XIX^e siècle.

Une autre série de concerts sera, plus tard, consacrée aux programmes symphoniques de grand orchestre et peut-être retrouverons-nous M. Weingartner et sa baguette magique.

Voici que nous parvient un réconfortant rayon d'idéal, véritable Léthé dans les heures sombres que nous vivons. Déjà, pour la dernière saison du Caire, les galas de l'orchestre de Palestine ont été — pourquoi ne pas l'avouer? — les seules manifestations de grande culture. Elles sont dues à la Société de Musique d'Égypte.

Marina SACOPOULO.

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE >< ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

—●—
Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 50
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui
concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abou Bakr — Zamalek —
Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui con-
cerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 5 PIASTRES.